U d'/ of Ottawa
39003005761027

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/monumentsgrecs08asso

MONUMENTS GRECS

PUBLIÉS PAR

L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

N° 8. 1879.

PARIS

AU SIÉGE DE L'ASSOCIATION, ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

14, RUE BONAPARTE, 14

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

—

1879

BIBLIOTHECA Ottaviensis

SOMMAIRE DES MONUMENTS GRECS

N° 1. Année 1872 (deux planches). — Les Exploits de Thésée, coupe peinte par Euphronios, par M. J. de Witte.

N° 2. Année 1873 (trois planches). — Lettre inédite de Fauvel, consul de France à Athènes, publiée par M. Félix Ravaisson.

Recherches sur les figures de femmes voilées, dans l'art grec (1er article), par M. Léon Heuzey.

Miroirs grecs ornés de figures au trait; miroir de Corinthos et de Leukas, par M. Albert Dumont.

N° 3. Année 1874 (deux planches). — Recherches sur les figures de femmes voilées, dans l'art grec (2e article), par M. Léon Heuzey.

L'Enlèvement d'Orithyie, par Borée, œnochoé du musée du Louvre, par M. Georges Perrot.

N° 4. Année 1875 (deux planches doubles). — Le Combat des Dieux et des Géants, amphore grecque du musée du Louvre, par M. Félix Ravaisson.

La Dispute d'Athéné et de Posidon, par M. J. de Witte.

Le Zeus Kéraunos de Mantinée, par M. P. Foucart.

Le Parthénon de Néopolis, par M. Léon Heuzey.

N° 5. Année 1876 (trois planches). — Nouvelles Recherches sur les terres cuites grecques. Groupe de Déméter et de Coré. Les Cueilleuses de fleurs et les Joueuses d'osselets, par M. Léon Heuzey.

Le Triomphe d'Hercule, caricature grecque, d'après un vase peint de la Cyrénaïque, par M. Georges Perrot.

N° 6. Année 1877 (quatre planches). — Tête archaïque en marbre, provenant d'Athènes, par M. Olivier Rayet.

Pollux et Lyncée, sur une plaque en bronze de Dodone, par M. J. de Witte.

Étude sur les ruines d'Apollonie d'Épire, et sur ses monuments funèbres, par M. Alfred Gilliéron.

L'Oracle de Dodone, par M. Const. Carapanos.

N° 7. Année 1878 (deux planches). — Tête en marbre d'ancien style athénien, par M. Albert Dumont.

Pyxis athénienne représentant Persée et les Gorgones, par M. Albert Dumont.

Les Fouilles de Délos, par M. Homolle.

N° 8. Année 1879 (trois planches). — Un Papyrus inédit, nouveaux fragments d'Euripide, par M. Henri Weil.

Signatures d'artistes sur des marbres de Délos, par M. Homolle.

Le Char de Bacchus, sur un vase peint de la Cyrénaïque, par M. Léon Heuzey

---

NOTA — Chaque livraison est en vente chez notre éditeur, au prix de 5 francs, pour les personnes qui ne font pas partie de l'Association. La première livraison, étant devenue rare, a été portée au même prix que les autres.

N
5633
.A8
1872
V.8

MONUMENTS GRECS

PUBLIÉS

PAR L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE.

N° 8 1879.

UN PAPYRUS INÉDIT

NOUVEAUX FRAGMENTS

D'EURIPIDE ET D'AUTRES POÈTES GRECS

PAR M. HENRI WEIL

Le papyrus que nous allons faire connaître se trouvait autrefois dans la possession de M. Champollion-Figeac. Plus tard, M. Ambroise Firmin-Didot en fit l'acquisition. Diverses circonstances en retardèrent la publication; enfin, M. Alfred Didot voulut bien me charger de faire paraître ces précieux restes de l'antiquité grecque dans l'*Annuaire* de notre Association. Que M. Didot me permette de le remercier ici, non-seulement pour notre Association et pour moi, mais encore au nom de tous les amis de la littérature grecque.

Le papyrus a 0,16 1/2 centimètres de hauteur, sur 1^{m} 08 de longueur. Sur le recto on lit d'abord quarante-quatre vers d'Euripide formant les trois premières colonnes. Une autre main a écrit plusieurs fragments dramatiques sur les deux colonnes suivantes, et elle a ajouté

quelques lignes dans une autre colonne très-étroite. La dernière colonne du recto, qui est la sixième ou, si l'on veut, la septième, contient un compte de dépenses intéressant, parce qu'il sert à déterminer la provenance et la date du papyrus. On y voit, en effet, que ce document est sorti du Sérapéum de Memphis, et qu'il remonte, très-probablement, au deuxième siècle avant notre ère.

Le papyrus est opisthographe, et les copistes l'ont retourné de sorte que le haut des colonnes du verso réponde au bas de celles du recto; du reste il n'y a que quatre colonnes d'écriture, le revers de la première et de la dernière colonne du recto ayant été laissé en blanc. Les trois premières colonnes contiennent une autre copie du grand morceau d'Euripide. Sur la quatrième se trouvent des vers de l'époque alexandrine.

I

LE GRAND FRAGMENT D'EURIPIDE

Les quarante-quatre vers d'Euripide dont le papyrus offre une double copie forment un morceau suivi et complet. C'est le discours d'une femme qui conjure son père de ne pas la séparer d'un époux qu'elle aime, et qui repousse avec indignation l'union qu'on lui propose avec un autre homme plus riche et plus puissant. Grâce aux deux copies, le texte de ce morceau peut être établi d'une manière à peu près certaine. La première copie, celle du recto, est plus correcte, mais en plusieurs endroits l'écriture en a été endommagée ou détruite. La seconde, celle du verso, beaucoup mieux conservée et plus facile à lire, a été faite plus négligemment et contient beaucoup de fautes. Il est même arrivé au copiste de sauter un vers. Nous mettons sous les yeux du lecteur notre déchiffrement, en ayant soin d'entourer de crochets droits les suppléments qui comblent les lacunes produites par le mauvais état du papyrus, et de crochets obliques ceux qui doivent réparer les omissions des copistes. Quant aux variantes indiquées au bas des pages, nous y désignons par *a* la copie du recto, et par *b* celle du verso. Dans les deux copies, les mots ne sont pas séparés, et l'accentuation

ni la ponctuation ne sont marquées nulle part. Cependant, dans la copie *a*, une petite barre horizontale placée à gauche entre les lignes (ἡ παράγραφος) marque quelquefois les grandes divisions du sens. Les mêmes observations s'appliquent aux autres morceaux du papyrus.

ΕΥΡΙΠΙΔΟΥ.

Ὦ πάτερ, ἐχρῆν μὲν οὓς ἐγὼ λόγους λέγω,
τούτους λέγειν σέ· καὶ γὰρ ἁρμόζει φρονεῖν
σὲ μᾶλλον ἢ 'μὲ καὶ λέγειν ὅπου τι δεῖ.
Ἐπεὶ δ' ἀφῆκας, λοιπόν ἐστ' ἴσως ἐμὲ
ἐκ τῆς ἀνάγκης τά γε δίκαι' αὐτὴν λέγειν.

Ἐκεῖνος εἰ μὲν μεῖζον' ἠδίκηκέ τι,
οὐκ ἐμὲ προσήκει λαμβάνειν τούτων δίκην·
εἰ δ' εἰς ἔμ' ἡμάρτηκεν, αἰσθέσθαι με δεῖ.
Ἀλλ' ἀγνοῶ δὴ τυχὸν ἴσως ἅβρων ἐγώ.
Ταῦτ' οὐκ ἂν ἀντείπαιμι· καίτοι γ', ὦ πάτερ,

Le titre est en partie détruit dans *a*; mais on voit que cette copie portait ΕΥΡΙΠΙΔΟΥ. — ΕΥΡΕΙΠΙΔΟΥ *b*.

1. ΩΠΑΤ (une partie de la barre horizontale du Τ et les 3 lettres suivantes enlevées par un trou) ΗΝ *a*. Ω (trou) ΑΤΕΡ *b*.

2. ΤΟΥΤ (quatre lettres enlevées par un trou) ΕΓ *a*. — ΑΡΜΟΤΤΕΙ *a*. ΑΡΜΟΤΤΕΙΝ *b*.

3. CΕΜΑΛ (trou) ΟΝ ΗΕΜΕ *a*. — ΟΠΟΥΤΙ..ΙΑ (la dernière lettre tachée) *b*.

4. Entre ΕΠΕΙΔ et ΚΑC, il ne reste plus que le bas du φ et une partie de l'Η dans *a*. — ΕCΘ *a*, *b*.

5. ΑΝΑΓ (tache) Κ *b*. — ΔΕΙΚΑΙ (trois lettres presque détruites) ΤΗΝ *b*. — Entre 5 et 6, à gauche, une petite barre horizontale dans *a*.

6. Le mot ΕΙ dans l'interligne, ΕΝ enlevé par un trou, Η avant Δ indistinct, ΤΙ presque effacé, dans *a*. — ΜΙΖΟΝΗΔΕΙΚ *b*.

7. ΕΜΕ (trou) Ρ *a*. — ΤΟΥΤΩΝ presque entièrement effacé dans *a*. — Δ..ΚΗΝ (c'est-à-dire ΔΕΙΚΗΝ) *b*.

8. Le dernier jambage de Η et le Μ de ΗΜΑΡΤΗΚΕΝ enlevés par un trou dans *a*. — ΜΕ (trou) ΕΙ *b*.

9. ΙCΩC (Ι par correction de C ou de Ε) *b*.

10. Les deux premières et la quatrième lettres de ΤΑΥΤΑ enlevées par un trou dans *a*. ΟΥ.ΑΟΥΚ *b*. — Par suite d'un trou, le Τ de ΚΑΙΤΟΙ a l'apparence d'un Γ dans *a*. ΚΑΙ dans l'interligne au-dessus d'une tache, et ΤΟΙΕΓΩ *b*.

εἰ τἄλλα κρίνειν ἐστὶν ἀνόητον γυνή,
(12) περὶ τῶν γ' ἑαυτῆς πραγμάτων ἴσως φρονεῖ.

[Ἔσ]τω δ' ὃ βούλει· τοῦτο, τί μ' ἀδικεῖ, λέγε.
(13) Ἔστ' ἀνδρὶ καὶ γυναικὶ κείμενος νόμος,
(14) ⟨τ⟩ῷ μὲν, διὰ τέλους ἣν ἔχει στέργειν ἀεί,
(II, 1) τῇ δ', ὅσ' ἂν ἀρέσκῃ τἀνδρὶ, ταῦτ' αὐτὴν ποιεῖν.
Γέγονεν ἐκεῖνος εἰς ἔμ' οἷον ἠξίουν,
ἐμοὶ δ' ἀρέσκει πάνθ' ἃ κἀκείνῳ, πάτερ.

II, 1 Ἀλλ' ἔστ' ἐμοὶ μὲν χρηστὸς, ἠπόρηκε δέ·
(5) σὺ δ' ἀνδρί μ', ὡς φὴς, ἐκδίδως νῦν πλουσίῳ,
ἵνα μὴ καταζῶ τὸν βίον λυπουμένη.
Καὶ ποῦ τοσαῦτα χρήματ' ἐστὶν, ὦ πάτερ,
5 ἃ μᾶλλον ἀνδρὸς εὐφρανεῖ παρόντα με;
ἢ πῶς δίκαιόν ἐστιν ἢ καλῶς ἔχον
(10) τῶν μὲν ἀγαθῶν με τὸ μέρος ὧν εἶχεν λαβεῖν,

11. ΚΡΕΙΝΕΙΝ *b*. — Après 11, on voit dans *a* une barre horizontale, qui devrait se trouver après 12.

12. ΙϹΩϹΚΟΠΕΙ *b*.

13 est omis dans *b*. Dans *a* une déchirure a enlevé les deux premières lettres, que j'ai suppléées.

14. Les deux premières lettres enlevées dans *a*. — ΑΝΔΡΕΙΚΑΙΓΥΝΑΙΚΙ (le dernier Ι au-dessus de ΕΙ barré) *b*.

15. ΩΜΕΝ *b*. Déchirure jusqu'à la seconde partie du Μ, dans *a*. — ΕΧΕΙΝϹΤΕΡΓΕΙΝ *b*. Le Τ de ce dernier mot est à peine visible dans *a*.

16. Après une déchirure, le second jambage de l'Η, puis ΙΔ, dans *a*. — ΑΡΕϹΚΗ (trou) ΤΑ *a*. — Pour ταῦτ' αὐτὴν, ΤΑΥΤΗΝ *b*. ΤΑΥΤΗΝ, et ΤΑΥ dans l'interligne, *a*. — Π, premier jambage effacé, *a*.

17. ΕΚΕΙΝΟϹ. ΙϹΕΜΕ *a*. ΕΚΕΙΝΟΝΕΙϹΕΜΕ *b*. — ΕΞΙΟΥΝ *b*.

18. Π. . ΤΑΑΚΑΚ *a*.

19. ΧΡ. ϹΤΟϹΗ. . ΡΗΚΕΔΕ *a*. ΔΕ manque à la fin du vers dans *b*.

20. ΜΕΩϹΦΗϹΕΓΔΙΔΟΥϹ *a*. ΜΕ et ΕΓΔΕΙΔΟΥϹ *b*.

21. Ce vers est séparé de 22 par une barre horizontale dans *a*.

22. ΧΡΗΜΑΔ *b*.

23. ΕΥΦΡΟΝΕΙΝ *b*.

24. ΔΕΙΚΑΙΟΝ *b*. — ΕΧΩΝ *b*.

25. ΕΧΕΙΝ *b*.

τοῦ συναπορηθῆναι δὲ μὴ λαβεῖν μέρος;

Φέρ', ἤ⟨ν δὲ⟩ νῦν [ὁ] λαμβάνειν μέλλων μ' ἀνήρ
(ὁ μὴ γένοιτο, Ζεῦ φίλ', οὐδ' ἔσται ποτὲ,
οὐκ οὖν θελούσης, οὐδὲ δυναμένης ἐμοῦ),
(15) ἦν οὗτος αὖθις ἀποβάλῃ τὴν οὐσίαν,
ἑτέρῳ με δώσεις ἀνδρί; κἄτ', ἐὰν πάλιν
(III, 1) ἐκεῖνος, ἑτέρῳ; μέχρι πόσου τὴν τῆς τύχης,
πάτερ, ⟨σὺ⟩ λήψει πεῖραν ἐν τῷμῷ βίῳ;
Ὅτ' ἦν ἐγὼ παῖς, τότε σ' ἐχρῆν ζητεῖν ἐμοὶ
III, 1 ἀνδρ' ᾧ με δώσεις· σὴ γὰρ ἦν τόθ' αἵρεσις·
(5) ἐπεὶ δ' ἅπαξ ἔδωκας, ἤδη 'στὶν, πάτερ,
ἐμὸν σκοπεῖν τοῦτ' εἰκότως, ⟨ὡς⟩ μὴ κακῶς
κρίνασ' ἐμαυτῆς τὸν ἴδιον βλάψω βίον.

Ταῦτ' ἐστίν· ὥστε μή με, πρὸς τῆς Ἑστίας,
ἀποστερήσῃς ἀνδρὸς ᾧ συνῴκισας·
(10) χάριν δικαίαν καὶ φιλάνθρωπον, πάτερ,

26. Les deux dernières lettres enlevées par une déchirure dans *a*. — Entre ce vers et 27 une barre horizontale dans *a*.

27. ΦΕΡΕΑΝΥΝ (tache) ΛΑΜΒ *a*. (tache) ΕΡΕΟΑΝ (tache) ΥΝ . ΛΑΝΒ *b*. — ΜΕΑΝΗΡ *b*. ΜΕΑ (une partie du Ν conservée, trou) Ρ *a*.

28. ΦΙΛΕΟΥΔ *a*. ΦΕΙΛΕΟΥΔ *b*.

30. ΑΝΟΥΤΟC *a*. ΗΑΝΟΥΤΟCΑΥΘΕ. . ΑΠΟΒΑΛΗ *b*.

31. ΚΑΤΕΑΝ *a*. — ΕΤΕΡΩΜΕΔΩCΙCΑΝΔΡΕΙΚΑΘΕΑΥΤΗΝΠΑΛΕΙΝ *b*.

32. ΜΕΧΡΕΙ *b*.

33. ΔΕΛΗΜΨΕΙ *a*. ΤΕΛΗΜΨΕΙ *b*. — ΤΩΙΜΩΙ *a*. ΤΩΕΜΩ *b*.

34. ΟΤΕΗΝ *b*. — ΤΟΤΕ, par correction (d'abord ΤΟΔΕ) *b*. — ΖΗΤΕΙΝ (Τ par correction) *b*.

35. ΑΝΔΡΑΩΙ et ΤΟΤΕ *a*, *b*. — Peut-être ΔΩCΙC *b*. La deuxième et la troisième lettres tachées.

36. ΔΕΔΩΚΑCΗΔΕCΤΕΙΝ *b*.

37. ΤΟΥΤΟΕΙΚΟΤΩCΜΗΓΑΡΚΑΚΩC *a*, *b*.

38. ΚΡΙΝΑCΑ *a*, *b*. — ΕΙΔΕΙΟΝ *b*. — Entre ce vers et le suivant, il y a une petite barre horizontale dans *a*.

39. ΤΑΥΤ *a*. Dans *b* le premier Τ n'est pas net, et il y a un jambage après Α.

40. ΑΠΟCΤΕΡΗCΗC (le premier Η par correction) *a*. — CΥΝΩΙΚΕΙCΑC *b*.

41. ΧΑΡΕΙΝΔΕΙΚΑΙΟΝΚΑΙΦΕΙΛΑΝΘΡΩΠΟΝ *b*.

αἰτῶ σε ταύτην. Εἰ δὲ μή, σὺ μὲν βίᾳ
πράξεις ἃ βούλει, τὴν δ' ἐμὴν ἐγὼ τύχην
πειράσομ' ὡς δεῖ, μὴ μετ' αἰσχύνης, φέρειν.
Στίχοι Μ Δ.

Observations sur les deux copies.

Le texte des vers qu'on vient de lire a pu être établi sans beaucoup de conjectures. Dans quelques vers il a fallu suppléer des lettres détruites par le temps; une seule fois, au vers 24, j'ai dû corriger une faute d'omission, qui est dans les deux copies. L'altération la plus grave est celle du vers 37; mais elle ne doit pas être imputée aux copistes, elle se trouvait sans doute dans tous les textes de l'époque alexandrine. Il faut dire que la copie *a* est en général d'une remarquable correction. Les formes du vieil atticisme y sont quelquefois remplacées par les formes du temps des grands orateurs (1); mais je n'ai à y signaler qu'une seule forme hellénistique : c'est λήμψει, pour λήψει, au v. 33, orthographe qui se retrouve dans plusieurs papyrus d'origine égyptienne (2). Si le copiste a écrit au vers 20 εγδιδους pour εκδιδως, la substitution de εγ à εκ avant Β, Δ, Λ, Μ se voit souvent dans les papyrus du Louvre (3); mais elle se trouve déjà dans les inscriptions attiques (4), et elle est d'accord avec le système euphonique de la langue grecque (5).

12. ϹΥΝΕΜΒΕΙΑ *b*.

13. ΤΥΧΕΝ *b*.

Souscription. Le nombre des vers n'est indiqué que dans *a*. Cette copie porte en outre un peu plus bas : ΕΥΡΙΠΙΔΗϹϹΜΟΔΡΕΓΑΤΗϹ

Le Μ pourrait aussi être un Π, ou bien ΓϹ. Le Ρ, avant l'Ε, couvre un Ε. Le Γ pourrait, à la rigueur, être un Τ. Quoi qu'il en soit, je ne comprends pas.

(1) Ἂν pour ἤν, ἁρμόττει pour ἁρμόζει.

(2) Voy. *Papyrus du Louvre*, Pl. L, n° 70 bis, l. 5, λημψομαι; Pl. XIX, n° 14, l. 47 : λημψομαι; n° 62, col. VI, l. 20 (Pl. XLII) : εγλημψει. Veitch cite *Act. Apost.* I, 8, où le *Vaticanus* et le *Sinaiticus* portent λήμψεσθε. Hérodote se sert de la forme ionienne λάμψομαι.

(3) Εγ δικης Pl. XVII, n° 7, l. 16. — Εγδεχομενων Pl. VI, n° 63, col. I, l. 26. — Εγλειπειν Pl. XXVIII, n° 27, l. 14. — Εγ μεν *ib.* l. 15, etc., etc.

(4) Exemples : Ἐγ Βυζαντίου *Corp. Inscr. Att.* I, n° 40, l. 35. — Ἐγ Λέσβου *ib.* 170, 19. — Ἐγ Μυρίνης *ib.* 443, 1.

(5) Voyez πλέγδην et πλέγμα, qui viennent de πλέκω, et d'autres dérivés de radicaux en Κ.

Les fautes sont beaucoup plus nombreuses dans la copie *b*, et il ne sera pas sans intérêt de les classer ici, afin de pouvoir corriger avec plus d'assurance les fautes analogues que nous rencontrerons dans les morceaux qui vont suivre. Sans nous arrêter à la confusion de ι avec ΕΙ, fait ancien et général, relevons une faute qui trahit plus particulièrement une main égyptienne. Au vers 33, le copiste a mis Τ pour Δ; au vers 22, il a mis Δ pour Τ; au vers 34, il avait fait la même faute, mais il l'a corrigée lui-même. La suite de notre papyrus, ainsi que les papyrus du Louvre (1), montre que l'oreille et l'organe égyptiens ne distinguaient pas assez ces deux sons. Ε est mis pour Η aux vers 17, 36 et 43; la faute contraire (ηαν pour εαν) se trouve au vers 30. Au vers 25 le copiste a écrit un Ω pour un Ο. La faute très-répandue d'ajouter ou d'omettre un Ν final s'explique facilement aux vers 2 et 15; elle a plus de gravité au vers 23, où elle a amené une seconde faute qui altère le sens (ευφρονειν pour ευφρανει). Le copiste a omis le vers 13; au vers 16, il a négligé d'ajouter un supplément qui était écrit dans l'interligne; il a rendu le texte inintelligible au vers 25, et surtout aux vers 10 et 31. L'écriture continue rendait l'intelligence de ces derniers vers assez difficile, et, comme il ne voyait pas comment il fallait séparer les mots, il substitua à un excellent texte, dont le sens lui échappait, un étrange non-sens de sa propre façon. Si nous n'avions pas l'autre copie, il aurait fallu recourir à la conjecture pour rétablir le sens : l'emploi de la conjecture sera donc très-légitime dans les morceaux suivants qui n'existent que dans une seule copie, bien plus mauvaise encore. En effet, le copiste *b* n'était pas aussi ignorant que celui dont nous ferons la connaissance plus loin : il savait un peu de grec, ses fautes mêmes le prouvent. Au vers 12, il écrit, par distraction, σκοπει pour φρονει; au vers 3, il allait ajouter, si je devine bien, le mot λεγειν, qui doit être sous-entendu, mais il s'arrêta après avoir écrit le Λ, et il semble même qu'il ait passé le doigt sur cette lettre.

J'ai dit que, au vers 16, le copiste *b* omet trois lettres nécessaires qui sont écrites au-dessus de la ligne dans *a*. Au vers 23, une même

(1) Exemples : Δραπεδῆν Pl. XXXIII, n° 45, l. 6. — Δημοδικηι Pl. VIII, col. 8, l. 18. — Διατοχοι, Pl. XXIV sq., n° 21, l. 23, 32, 41, etc., etc. Le papyrus de l'Επιτάφιος d'Hypéride, *passim*.

lacune se trouve dans les deux manuscrits. Faut-il conclure de ces deux faits que *b* a été copié sur *a*? ou faut-il supposer que les deux copies aient eu un original commun? Dans le premier cas, on ne peut songer à une copie directe, trop incommode, pour ne pas dire impossible; il aurait fallu copier d'abord sur des tablettes de cire et transcrire ensuite cette copie sur le verso du papyrus. Dans l'hypothèse d'un original commun, il faudrait supposer qu'au vers 16 les mêmes trois lettres y avaient été d'abord oubliées, puis ajoutées dans l'interligne, comme cela se voit dans la copie *a*.

Observations sur le texte.

L'élégante simplicité de ce morceau me dispense d'y ajouter un long commentaire. Quelques observations suffiront.

V. 2. Les poètes tragiques disent ἁρμόζειν, à la différence des prosateurs, qui se servent au présent et à l'imparfait de la forme ἁρμόττω : comparez Démosthène, *Timocr.*, § 4 : Νομίζω καὶμοὶ νῦν ἁρμόττειν εἰπεῖν, avec *Cour.*, § 42 : Μᾶλλον... ἁρμόσει λέγειν. Il en est de même de σφάζω et σφάττω. Nos copistes ont mis la forme qui leur était plus familière.

V. 4. Je prévois la conjecture ἐφῆκας, et je la repousse d'avance : elle ferait un faux sens.

V. 6. On peut hésiter entre μείζον(α) et μεῖζον. Cependant l'antithèse εἰ δ' εἰς ἔμ' ἡμάρτηκεν me fait préférer l'accusatif masculin.

V. 8. Αἰσθέσθαι, ressentir. Cf. Eurip. *El.* 290 : Αἴσθησις γὰρ οὖν || κἀκ τῶν θυραίων πημάτων δάκνει βροτούς.

V. 9. Τυχὸν ἴσως. Cf. Démosthène, *Cour.*, § 221 : Ἐπεπείσμην δ' ὑπὲρ ἐμαυτοῦ, τυχὸν μὲν ἀναισθητῶν, ὅμως δ' ἐπεπείσμην. Timoclès, *Icariens*, fr. II, 2°, Meineke : Καί σου κατέδεται τυχὸν ἴσως ἃ νῦν ἔχεις || λαβὼν παρ' ἡμῶν δῶρα.

V. 10. Peut-être ἀντείποιμι. Cependant, comme les attiques se servent de certaines formes de l'aoriste premier, j'ai conservé la leçon des deux copies.

V. 13. J'écris [ἔσ]τω, et le sens justifie assez mon supplément. Cependant, s'il pouvait rester quelque doute, voici ce qui achèvera de le lever. Le copiste *b* a omis ce vers. Or, le premier mot du vers suivant

est ἔστ', et l'erreur du copiste s'explique aisément, si les trois premières lettres étaient les mêmes dans les deux vers.

V. 15. Διὰ τέλους... ἀεί. Pléonasme énergique. Cf. Platon, *Philèbe*, p. 36 E : Θαῦμα γὰρ ἐμέ γ' ἔχει διὰ τέλους ἀεί. Antiphon, *Hérod.*, § 50 : Τῷ διὰ τέλους τὸν αὐτὸν ἀεὶ λόγον λέγοντι. *Hymn. Hom. in Apoll.* 485 : Λιεὶ διαμπερὲς ἦμαρ πάντα.

V. 17. Γέγονεν. Gardons-nous de demander γέγονε δ'. Les vers 15-16 énoncent le principe général; les vers 17-18 appliquent ce principe au cas présent : l'absence de conjonction est conforme à l'usage.

V. 19. Ἀλλ(ά), mais, dis-tu. Cette particule annonce une objection qu'un autre a faite ou pourrait faire, et que l'on va réfuter. — Ἠπόρηκε, il est tombé dans la détresse. Cf. Euripide, *Suppl.* 1096 : Κἄτ' ἐρημίαν ἴδω || πολλὴν μελάθρων κἀπορίαν ἐμῷ βίῳ.

V. 26. Τοῦ συναπορηθῆναι. La préposition συν anticipe l'idée de partager : elle est, si l'on veut, surabondante, mais les poètes tragiques affectionnent ces tournures pléonastiques. — Quant au passif, voy. *Iph. Aul.* 537. Ὦ τάλας ἐγὼ, ὡς ἠπόρημαι. *Com. anon.* fr. 351 : Ἔρημός ἐστ' ἄνθρωπος ἠπορημένος.

V. 27. Φέρ', ἢ <ν δὲ> νῦν. L'omission des trois lettres que je supplée s'explique aisément : les copistes ont sauté du premier N au second N. Ici, comme au vers 29, ils ont substitué la forme usuelle ἄν à ἤν, qui appartient au vieil atticisme des tragiques. Quant à φέρ', ἤν δέ, cf. Démosthène, *Lept.*, § 38 : Φέρ', ἐὰν δὲ δὴ... ἐρωτᾷ. *Aristocr.*, § 57 : Φέρ', ἐὰν δέ τι συμβῇ.

V. 33. La leçon πάτερ, δέ (ou τε) est vicieuse. La conjonction δέ pourrait se mettre après πόσου, à la place de τήν; ici, elle est inadmissible. J'ai écrit σύ, et il me semble difficile de trouver autre chose. Le pronom personnel se justifie par l'antithèse. — Λήψει πεῖραν ἐν τῷμῷ βίῳ, en feras-tu l'expérience sur ma vie, c'est-à-dire sur le bonheur de ma vie? Cf. Xénophon, *Anab.*, V, 8, 15 : Ἐν ἐμαυτῷ οὖν πεῖραν λαβών. Platon, *Phil.* p. 21, A : Οὐκοῦν ἐν σοὶ πειρώμεθα βασανίζοντες ταῦτα.

V. 37-38. La leçon μὴ γὰρ... βλάψω βίον, quelle que soit son ancienneté, ne doit pas être respectée, car elle est dépourvue de sens. Je suppose que, ὡς ayant été omis après εἰκότως, on a rempli le vers tant bien que mal en insérant γάρ. Ma correction donne au démonstratif τοῦτ(ο) le complément dont il a besoin.

39. Πρὸς τῆς Ἑστίας, au nom de Vesta. Voy. dans *Alceste*, v. 163 sqq., la prière adressée à cette déesse par une autre femme, modèle aussi de dévouement conjugal.

43-44. Τὴν δ' ἐμὴν... φέρειν. La fidèle épouse annonce peut-être, à mots couverts, le dessein de s'ôter la vie plutôt que de céder à la violence qu'on veut lui faire. — Πειράσομ' ὡς. Voilà un exemple de l'élision, contestée dans les tragiques, de la désinence verbale αι.

Pour compléter ce commentaire, ajoutons une traduction française, qui pourrait être agréable à quelques-uns de nos lecteurs.

Traduction.

Mon père, je l'avoue, ce que je vais dire
devrait venir de toi : car, comme il t'appartient de penser,
tu as aussi, bien plus que moi, le droit de dire tout ce qui doit être dit.
Mais, puisque tu n'en uses pas, il me revient, ce semble,
par nécessité, si j'ai quelques bonnes raisons, de les dire moi-même.

Mon époux a-t-il offensé plus grand que lui,
ce n'est pas à moi de lui faire expier ces torts ;
s'il en a eu envers moi, je dois les ressentir.
Mais il m'arrive sans doute d'ignorer les choses, faute d'intelligence.
Je ne veux pas contester cela ; et cependant, mon père,
si une femme n'a pas assez d'esprit pour juger de tout le reste,
quand il s'agit de ses propres affaires, je crois qu'elle s'y entend.

Mais, j'accorde ce que tu veux ; dis seulement quel est son tort envers moi.
Il est, pour les deux époux, une loi qui leur ordonne,
à l'homme, tant qu'il possède sa femme, de la chérir toujours ;
à la femme, de faire, elle, tout ce que désire l'époux.
Lui, a été pour moi tel que je le souhaitais,
et tous ses désirs sont les miens, ô mon père.

Mais, excellent pour moi, il est tombé dans la détresse,
et tu veux, comme tu dis, me donner maintenant à un homme riche,
afin que je ne passe pas mes jours dans la tristesse.
Où donc est-il de si grands biens, ô mon père,
dont la possession pût me donner plus de joie que mon époux ?
Ou comment serait-il juste, ou conforme à l'honneur,
lorsqu'il était heureux, de partager sa fortune,

et, quand il est dans la détresse, de ne pas en prendre ma part?
Et puis, dis-moi, si l'homme qui doit m'épouser
(ce dont Zeus me préserve, et ce qui ne sera jamais,
tant du moins que ma volonté et mon pouvoir en disposent),
si cet homme venait aussi à perdre son bien,
me donnerais-tu à un autre époux? Et si cet autre, à son tour,
était malheureux, à un autre encore? Combien de fois, ô mon père,
veux-tu renouveler cette expérience aux dépens de mon bonheur?
Quand j'étais enfant, alors tu devais chercher pour moi
l'homme à qui me donner : à toi appartenait le choix.
Mais, une fois que tu m'as donnée à un époux, la raison veut que désormais,
[mon père.
ce soit à moi d'examiner comment j'éviterai
de détruire, en jugeant mal, le bonheur de ma propre vie.
Voilà ce que j'avais à dire; et maintenant, par Vesta,
ne me prive pas de l'époux auquel tu m'as unie :
elle est juste et humaine, ô mon père,
cette grâce que je te demande. Si tu ne m'écoutes pas, tu peux, par la force,
faire tes volontés; j'essayerai, moi,
de porter mon sort comme je le dois, sans m'exposer à rougir.

De quelle tragédie d'Euripide ce morceau peut-il être tiré?

Avant d'examiner cette question, il faut, je crois, lever un doute qui pourra se présenter à l'esprit de quelques lecteurs : ce morceau est-il vraiment d'Euripide, et provient-il d'une tragédie? Sans doute, les sentiments sont nobles et élevés, tout à fait dignes d'un personnage tragique; mais la situation semble quelque peu bourgeoise, et le style, sans avoir rien de bas ni de trop familier, et tout en s'animant quelquefois d'une généreuse chaleur, n'offre cependant nulle image, nulle métaphore, nulle tournure un peu hardie; aucun mot enfin ne sort du *genus tenue,* du ton de la conversation aisée et attique, celui qui fait le charme des plus beaux morceaux de Ménandre. Cela est vrai; mais il y a une raison péremptoire qui nous interdit de penser à une comédie. La facture des vers n'est pas celle des poètes comiques : aucune des libertés qui caractérisent le trimètre de la comédie ne se rencontre dans notre

morceau. Pour ne parler que de ce qu'il y a de plus saillant, on n'y voit nulle part un anapeste en dehors du premier pied; et, dans un morceau d'une si grande étendue, ce seul argument suffit pour exclure l'idée qu'il soit tiré d'une comédie.

D'un autre côté, on sait assez qu'Euripide aime à donner aux faits et aux personnages de la fable héroïque les proportions de la vie ordinaire, bourgeoise, et que sa langue poétique prend quelquefois les allures d'une belle prose. Certains passages d'*Iphigénie à Aulis* (v. 335-375), d'*Oreste* (v. 544-604), d'*Ion* (v. 429-451), de *Médée* (v. 869-893) présentent une diction très-voisine de celle de notre morceau. Les deux copies attribuent ce morceau à Euripide, et nous n'avons aucune raison de rejeter ce témoignage. Les vers sont faciles et coulants, on y reconnaît partout le tour agréable et ingénieux, le *os rotundum* (τοῦ στόματος τὸ στρογγύλον), les caractères enfin qui distinguent notre poète. Nous voyons ici, comme souvent dans Euripide, un discours en règle, conforme aux préceptes des rhéteurs. Nous avons d'abord un exorde modeste et habile, assez semblable à celui qu'on lit aux vers 544 sqq. d'*Oreste*. Puis, dans l'argumentation, le poète n'oublie rien de ce qui est dans le sujet; il sait réfuter les objections qui ont été produites ou qui pourraient se produire encore, réduire à l'absurde, en les poussant à bout, les raisons données par l'adversaire. Il termine enfin par une péroraison à la fois touchante et digne. Ajoutons que l'allusion du vers 6 et la menace voilée du vers 44 indiquent un sujet tragique.

La versification peut servir à déterminer l'époque où fut écrite la tragédie à laquelle ce morceau est emprunté. Le temps fort du pied iambique y est très-souvent rempli par deux brèves; en d'autres termes, l'iambe y est souvent remplacé par le tribraque, ou, aux places impaires, par le dactyle. Cela se voit dix-huit fois dans ces quarante-quatre vers; les vers 25 et 32 contiennent même chacun deux « solutions ». On en peut conclure que ces trimètres ont été écrits après la LXXXIX^{e} Olympiade, c'est-à-dire dans les douze dernières années d'Euripide.

Mais à quelle tragédie faut-il les attribuer? Le morceau ne nous fournit là-dessus aucune indication directe; car, par un singulier hasard, il ne contient pas un seul nom propre. Nous en sommes donc

réduits aux conjectures. Parmi les héroïnes des tragédies perdues d'Euripide, je n'en vois qu'une seule qui se soit trouvée dans la situation que supposent les vers que nous examinons. Une épigramme de Dioscoride parle d'un acteur qui remplit dans les *Téménides* (Τημενίδαι) le rôle d'Hyrnétho, et les termes dont il se sert semblent impliquer que c'était là le premier rôle de la tragédie (1). Or, Pausanias rapporte qu'Hyrnétho, fille de Téménos, résista courageusement à ses frères, lorsque ceux-ci l'engageaient à abandonner son époux Déiphonte, et lui promettaient de la marier à un homme préférable à tout égard, gouvernant plus de sujets et un pays plus riche (2). On lit dans un fragment des *Téménides*, conservé par Stobée, cette réflexion, que, malgré la pauvreté, un noble sang se fait toujours remarquer par l'intelligence et la dignité (3). Ces paroles pourraient se rapporter à l'époux d'Hyrnétho, Héraclide lui aussi, mais tombé dans le dénuement. Il est vrai que Pausanias, d'accord en cela avec Diodore, Nicolas de Damas et Apollodore (4), dit que Téménos avait pour sa fille Hyrnétho et son gendre Déiphonte une affection et des préférences qui excitèrent la jalousie de ses fils au point qu'ils firent assassiner leur père; et on a vu que, d'après Pausanias, ce sont ces mêmes fils de Téménos qui veulent séparer leur sœur de son mari. Mais il n'est pas impossible qu'Euripide ait fait d'Hyrnétho la fille, non de Téménos lui-même, mais d'un de ses fils. En traitant les fables relatives aux Héraclides, ce poète s'est souvent écarté de la tradition consacrée un

(1) Dioscoride dans l'*Anthologie Palatine*, XI, 195.

Γάλλον Ἀρισταγόρης ὠρχήσατο· τοὺς δὲ φιλόπλους
Τημενίδας ὁ καμὼν πολλὰ διῆλθον ἐγώ.
Χὼ μὲν τιμηθεὶς ἀπεπέμπετο· τὴν δὲ τάλαιναν
Ὑρνηθὼ κροτάλων εἷς ψόφος ἐξέβαλεν.

L'acteur sifflé dans le rôle de « l'infortunée » Hyrnétho dit qu'il « jouait les *Téménides* » : d'après l'usage, cette manière de parler s'applique au protagoniste.

(2) Pausanias, II, XXVIII, 4 : Ἄλλα τε ἐπαγγελλόμενοι καὶ ἀνδρὶ δώσειν αὐτὴν Δηϊφόντου τὰ πάντα ἀμείνονι καὶ ἀνθρώπων πλειόνων καὶ γῆς ἄρχοντι εὐδαιμονεστέρας. Rapprocher de ce passage le vers 20 de notre fragment.

(3) Voy. Euripide frg. 739 Nauck, et particulièrement les mots : Κἂν γὰρ πένης ὢν τυγχάνῃ, χρηστὸς γεγὼς | τιμὴν ἔχει τιν'...

(4) Cf. Pausanias, II, 19, 1; Apollodore, II, 8, 3; *Fragm. Hist. Græc.*, II, p. VIII, et III, p. 376.

peu plus tard par l'historien Éphore. C'est ainsi qu'il prêta à Archélaos les actions de Téménos (1), qu'il arrangea la fable de Mérope et de son fils d'une manière extrêmement dramatique, très-différente de la version des historiens.

Voici maintenant quelques vers latins (2) qui ont un rapport frappant avec notre morceau :

> Injuria abs te afficior indigna, pater.
> Nam si improbum esse Cresphontem olim existimas,
> Cur me huic locabas nuptiis? Sin est probus,
> Cur talem invitam invitum cogis linquere?

U. de Wilamowitz-Mœllendorf (3) pense que ces vers appartenaient à une comédie, et propose, en conséquence, de lire *Ctesiphontem* pour *Cresphontem*. Quelque séduisante que soit cette conjecture, il faut l'abandonner en présence du nouveau fragment d'Euripide, et revenir à l'opinion de ceux qui attribuent ces vers à Ennius, auteur d'une pièce qui portait le titre de *Cresphontes*. Le *Cresphonte* d'Euripide roulait sur le même sujet que la *Mérope* de Voltaire, et, si le *Cresphonte* latin était, comme le croyait Welcker (4), une imitation du *Cresphonte* d'Euripide, les vers qu'on vient de lire ne pouvaient guère y trouver place. Aussi d'autres critiques ont-ils imaginé pour ces vers un sujet tout différent. D'après la tradition des historiens, Cresphonte, le premier roi Héraclide de Messénie, mécontenta le parti aristocratique et fut tué par son frère Polyphonte, lequel s'empara de son trône et épousa sa veuve Mérope malgré elle (5). Ces critiques supposent que le père de Mérope, Cypsèlè d'Arcadie, trempa dans ce complot contre son gendre, quoique le même Cypsèle donnât asile au plus jeune des fils de Cresphonte, et l'aidât plus tard à reconquérir l'héritage de son père. Telle était, sui-

(1) Agatharchidès dans Photios, *Bibl.*, p. 444, b, 29.

(2) Voy. *Rhet. ad Herennium*, II, 24, 38. Quant aux deux réponses du père, Ribbeck juge avec raison que l'une est certainement de la façon du rhéteur, et qu'elles le sont peut-être l'une et l'autre.

(3) Dans ses *Analecta Euripidea*, p. 154.

(4) Voy. Welcker, *Griechische Tragœdien*, p. 828 sqq.

(5) Cf. Pausanias, IV, 3, 6.

vant Ribbeck, la fable du *Cresphonte* d'Ennius (1). Hartung (2), qui croyait à l'identité des tragédies homonymes d'Ennius et d'Euripide, avait supposé que les quatre vers en question étaient tirés d'un autre drame, roulant sur le sujet que nous venons d'indiquer et répondant à je ne sais quelle tragédie d'Euripide dont le titre aurait été Τημενίδες.

Mais Mérope ne fut forcée qu'après la mort de son premier époux de s'unir à celui qui l'avait rendue veuve (3), et je ne pense pas qu'elle se soit trouvée dans la situation que supposent les vers grecs, ainsi que les vers latins que j'en rapproche. Je les place donc dans la bouche d'Hyrnétho et dans la tragédie des *Téménides*. Reste à expliquer le nom de Cresphonte qui semble autoriser la conjecture que je rejette. Les auteurs qui ont conservé les traditions de la conquête du Péloponnèse par les Héraclides donnent au mari d'Hyrnétho le nom de Déiphonte. Mais cette différence de nom doit nous arrêter encore moins que les différences que nous nous sommes vu obligé d'admettre pour le fond et les incidents de la fable. D'après Pausanias, les fils de Téménos s'appelaient Kérynès, Phalkès et Agræos; d'après Apollodore, Agélaos, Eurypyle et Kallias. Euripide lui-même appelait Cresphonte le fils de Mérope, auquel les historiens s'accordent à donner le nom d'Æpytos. Cependant je suis très-éloigné de rien affirmer : nos renseignements sont trop incomplets pour nous permettre d'aller au-delà de conjectures plus ou moins probables. Mais, quels que soient le titre de la pièce et les noms des personnages, on voit qu'Euripide avait mis sur la scène une héroïne du dévouement conjugal, moins vaporeuse que son Hélène, son Évadné, sa Laodamie, et digne de figurer à côté de son Alceste.

(1) Ribbeck, *Tragicorum latinorum reliquiæ*, 1re éd., p. 265 sqq.; *Die rœmische Tragœdie im Zeitalter der Republik*, p. 186 sqq.

(2) Hartung, *Euripides restitutus*, II, p. 40 sqq.

(3) Voy. Hygin, *Fab.* 137 : « Polyphontes, Messeniæ rex, Cresphontem, Aristomachi filium, « quum interfecisset, ejus imperium et Meropen uxorem possedit. » J'insiste sur ces lignes, parce qu'on sait que les *Fables* d'Hygin ne sont souvent autre chose que des sommaires de tragédies.

II

HUIT VERS DE LA MÉDÉE D'EURIPIDE

La quatrième et la cinquième colonne du *recto* forment, avec les quelques lignes qu'on peut appeler, si on veut, la sixième colonne, une suite de vers trimètres, qui se décompose en quatre fragments. Le premier de ces fragments contient des vers connus (ils sont tirés de la *Médée* d'Euripide), mais singulièrement défigurés par le copiste. Nous allons mettre sous les yeux du lecteur le texte du papyrus d'abord, ensuite le texte de nos éditions. Les chiffres de la marge gauche indiquent les lignes du papyrus ; ceux de la marge droite, les vers de la tragédie.

ΑΝΔΡΩΝΑΡΙCΤΩΝΟΙΔΕΠΑΝΧΡΥCΟΝΔΕΡΟC 5
ΠΕΛΕΙΑ[1]ΜΕΤΗΛΘΟΝΟΥΓΑΡΤΟΝΔΕCΠΟΝΑΕΜΗΝ
ΜΗΔΙΑΠΥΡΓΟΥCΓΗCΕΠΛΕΥCΕΕΙΟΛΚΙΑC
ΕΡΩΤΙΘΥΜΩΔΕΓΠΛΑΓΙCΙΑΝΟCΟΝΟC
ΟΤΑΝΚΤΑΝΕΙΠΙCΑCΠΕΛΕΙΑΔΑCΚΟΥΡΑC
ΠΑΤΕΡΑΚΑΤΟΙΚΗΤΗΝΔΕΓΗΝΚΟΡΙΝΘΙΑΝ 10
CΥΝΑΝΔΡΙΚΑΙΤΕΚΝΟΙCΙΝΑΝΔΑΝΟΙCΑΜΕΝ

8 ΦΥΓΗΠΟΛΙΤΩΝΩΝΑΦΗΚΕΤΟΧΘΟΝΟC

ἀνδρῶν ἀριστέων, οἳ τὸ πάγχρυσον δέρος 5
Πελίᾳ μετῆλθον. Οὐ γὰρ ἂν δέσποιν' ἐμὴ
Μήδεια πύργους γῆς ἔπλευσ' Ἰωλκίας
ἔρωτι θυμὸν ἐκπλαγεῖσ' Ἰάσονος,
οὐδ' ἂν κτανεῖν πείσασα Πελιάδας κόρας
πατέρα κατώκει τήνδε γῆν Κορινθίαν 10
ξὺν ἀνδρὶ καὶ τέκνοισιν, ἀνδάνουσα μὲν
φυγῆ πολιτῶν ὧν ἀφίκετο χθόνα....

7. La παράγραφος ou παραγραφή n'est pas à sa place : elle devrait se trouver après le vers 8.

En comparant ces deux textes, on voit que celui du papyrus est hérissé des fautes les plus graves. Le plus récent et le plus mauvais de nos manuscrits d'Euripide vaut infiniment mieux que cette copie, faite, il y a deux mille ans, dans le pays où florissaient l'érudition hellénique et la critique des textes. Ce n'est pas à dire qu'elle soit tout à fait sans intérêt, sans importance pour la constitution du texte. Elle nous apprend que, au vers 5, ἀρίστων, pour ἀριστέων (correction de Wakefield), était déjà l'ancienne vulgate, et que les vers 11 et 12, s'ils sont altérés, comme l'assurent quelques éditeurs d'Euripide, l'étaient déjà dans l'antiquité.

Il est vraiment très-heureux que ce fragment, que nous pouvons contrôler à l'aide d'un texte plus pur, se trouve en tête des autres fragments écrits de la même main et pour lesquels ce contrôle fait défaut. Nous voyons clairement que l'homme qui jeta, je ne sais trop dans quel dessein, cette *farrago* sur deux ou trois colonnes de notre papyrus, était aussi ignorant que négligent. Je le prends pour un Égytien n'ayant qu'une connaissance très-imparfaite de la langue grecque et ne possédant aucune notion ni sur l'orthographe, ni sur les règles les plus élémentaires du trimètre iambique. Le plus singulier est qu'il commence sa copie au milieu d'un sens et qu'il la finisse de même. Il oublie des lettres nécessaires, il en ajoute de parasites, il les met les unes pour les autres, il tronque les mots ou il les altère, au point de détruire quelquefois la suite de la construction et le sens du passage. Force nous sera donc, si nous voulons rétablir les fragments suivants, dus à la plume du même copiste et encore plus maltraités par lui, de recourir souvent à la conjecture et de supposer des fautes plus nombreuses et plus graves que celles qui déparent la plupart des manuscrits dans lesquels les auteurs grecs nous ont été transmis. Les observations que j'ai faites plus haut sur certaines erreurs familières aux copistes égyptiens pourront fournir quelques indices utiles; cependant le travail de reconstruction sera difficile et le résultat ne pourra pas être d'une évidence absolue. J'offre au lecteur, dans les trois numéros suivants, de premiers essais, encore imparfaits, je le sens : ils ne m'ont pas toujours satisfait moi-même. En prenant plus de temps, j'aurais peut-être trouvé mieux, j'aurais pu tirer au clair l'un ou l'autre des endroits qui restent obscurs; mais j'ai voulu donner au plus vite aux amis de l'an-

cienne littérature grecque ces précieux restes qui sont demeurés assez longtemps enfouis au fond d'un coffret : ils ne pourront m'en vouloir de l'empressement que je mets à satisfaire leur curiosité, au risque de me fourvoyer quelquefois et de voir mon essai bientôt dépassé par les travaux des hellénistes qui ne manqueront pas de s'occuper des mêmes textes.

III

FRAGMENT DE TRAGÉDIE

La tirade qu'on va lire a été évidemment prononcée par Europe : elle y parle de son enlèvement par Zeus et des enfants qui naquirent de son union avec le maître des dieux. Les trois premiers vers n'offrent pas de sens suivi; j'ai cru cependant ne pas devoir les séparer des autres : ce sont, si je ne m'abuse, des débris du même morceau. Je n'ai pas réussi non plus à rétablir les trois derniers vers avec assez d'évidence pour assurer qu'ils se rattachaient les uns aux autres et à ceux qui les précèdent.

ΤΑΥΡΩΤΕΛΙΜΩΞΕΝΙΑΠΑΜΠΟΔΟCΠΑΡΑΝ
ΤΟΙΟΝΤΕΜΕΝΖΕΥCΚΛΕΜΜΑΠΡΟCΒΥΤΟΥΠΑΤΡΟC
ΑΥΤΟΥΜΕΝΩΝΑΜΟΧΘΟΝΗΝΟCΟΝΛΑΒΕΙΝ

Ταύρῳ τε λειμὼν ξένια πάμβοτος πάρα...
Τοιόνδε μὲν Ζεὺς κλέμμα πρεσβύτου πατρός...
Αὐτοῦ μένειν ἄμοχθον ἢ νόσον λαβεῖν...

ΤΕΙΟΥΝΤΑΠΟΛΛΑΚΕΙΝΑΔΙΑΠΑΥΡΩΛΕΓΩ
ΓΥΝΗΘΕΟΥΜΕΙΧΘΕΙCΑΠΑΡΘΕΝΟΥCΕΒΑC

Ἵν' οὖν τὰ πολλὰ κεῖνα διὰ παύρων λέγω,
γυνὴ θεῷ μιχθεῖσα παρθένου σέβας

ΕΜΙΨΕΠΑΙΔΩΝΔΕCΥΓΗΞΥΝΑΓΩΝΕΙ

ΚΑΙΤΡΙΑΓΩΝΕΙCΤΟΥCΓΥΝΑΙΚΕΙΟΥCΠΟΝΟΥC
ΕΚΑΡΤΕΡΗCΑΑΡΟΥΡΑCΚΑΙΟΥΚΕΜΕΜΨΑΤΟ
ΤΟΥΜΕΝΞΕΝΑΙΚΕΙΝCΠΕΡΜΑΓΕΝΑΙΠΑΤΡΟC
ΕΚΤΩΝΜΕΓΙCΤΩΝΔΕΡΞΑΜΗΝΦΥΔΕΥΜΑΤΩΝ
ΜΙΝΩΤΕΚΟΥCΑΡΑΛΑΜΑΝΘΟΝΩCΠΕΡΑΦΘΙΔΟCΠΑΙΔΩΝΕ
ΜΩΝ ΑΛΛΑΚΕΜΑΓΑΙCΤΑΙCΕΜΑΙCΖΟΑCΕΧΕΙΝ
ΤΟΜΗΠΑΡΩΝΤΕΤΕΡΨΙΝΟΥΚΕΧΕΙΦΙΛΟΥC
ΤΡΙΤΟΝΔΕΤΟΥΝΟΥΝΦΟΡΝΤΙΖΕΙΝΧΕΙΜΑΖΕΤΑΙ

ἤμειψα, παίδων δ' ἐζύγην ξυνωνία.
Καὶ τρισὶν ἀγῶσι τοὺς γυναικείους πόνους
ἐκαρτέρησ' · ἀρούρας δ' οὐκ ἐμέμψατο
τοῦ μὴ 'ξενεγκεῖν σπέρμα γενναίου πατρός.
Ἐκ τῶν μεγίστων δ' ἠρξάμην φυτευμάτων,
Μίνω τεκοῦσα ⟨πρῶτ', ἐπὶ δὲ Σαρπηδόνι⟩
Ῥαδάμανθυν, ὅσπερ ἄφθιτος παίδων ἐμῶν.
Ἀλλ' οὐκ ἐπ' αὐλαῖς ταῖς ἐμαῖς ζόη σφ' ἔχει·
τὸ μὴ παρὸν δὲ τέρψιν οὐκ ἔχει φίλοις,
τρίτον τ' ἔτος μοῦν φροντίσιν χειμάζεται.

V. 1. Quoiqué nous n'ayons plus que *disjecti membra poetæ*, le taureau et le pré conviennent à la fable d'Europe. — Ma correction πάμβοτος pour παμποδος pourra étonner au premier abord les critiques familiarisés avec les fautes qu'on trouve habitellement dans les manuscrits grecs; mais nous avons affaire ici à un copiste égyptien et à des fautes d'un genre particulier. La confusion des consonnes fortes avec les consonnes douces est de ce nombre. Au vers suivant, Τ est mis pour Δ; aux vers 10 et 12, Δ est mis pour Τ. J'ai déjà signalé ces fautes plus haut; nous rencontrerons aussi Σ pour Ζ, et Ζ pour Σ. L'orthographe flotte entre Β et Π dans le nom de la ville égyptienne Κάνωβος ou Κάνωπος. Le nom propre Καβάτακος, qui se lit deux fois dans un papyrus du Louvre (1),

(1) Pl. XXX, n° 32, l. 18 et 21.

peut être un nom égyptien, mais il peut aussi, ce me semble, être une corruption de Καππάδοκος. — Quant à λειμὼν πάμβοτος, cf. Eschyle, *Suppl.* 558 : Δῖον πάμβοτον ἄλσος, λειμῶνα χιονόβοσκον.

V. 3. On pourrait aussi écrire : αὐτοῦ μένοντα μόχθον ἢ νόσον λαβεῖν.

V. 4. Si je n'écris pas τί οὖν τὰ πολλὰ κεῖνα ; διὰ παύρων λέγω, ce n'est point pour éviter un hiatus autorisé par l'usage, mais parce qu'il faudrait alors ταῦτα, pour κεῖνα, et λέγωμεν, pour λέγω : la première personne du singulier ne serait de mise qu'après un impératif tel que φέρε ou ἄγε. — Πολλὰ κεῖνα, non πόλλ' ἐκεῖνα, à cause de la césure.

V. 5-6. Γυνή doit peut-être se prendre ici dans le sens de « femme mortelle ». Cf. Euripide, *Ion*, 339 : Φοίβῳ μιγῆναι φησί τις φίλων ἐμῶν — Φοίβῳ γυνὴ γεγῶσα ; μὴ λέγ', ὦ ξένη. — La locution παρθένου σέβας ἥμειψα est singulière et ne me satisfait pas. On peut comparer l'homérique παρθένος αἰδοίη. — Ἐζύγην. La copie porte εσυγη. Voy. la même faute au vers 8 du morceau V[e], et la faute inverse au vers 14 du présent morceau. Cf. υβριζαν, pour ὕβρισαν, dans les papyrus du Louvre (1). — La faute ξυναγωνει s'explique par le vers suivant. Ξυνωνία équivaut à κοινωνία. Cette forme ionienne se trouve dans le fragment 86 d'Archiloque; et l'on sait que la langue d'Eschyle offre, même dans les trimètres, des exemples d'ionismes ou, ce qui revient au même, de formes du vieil atticisme. Cf. *Sept Chefs*, 76 : Ξυνὰ δ' ἐλπίζω λέγειν. *Suppl.* 367 : Ξυνῇ μελέσθω λαὸς ἐκπονεῖν ἄκη.

V. 7. Pour τρισὶ, le copiste a écrit τρι, en sautant du premier ι au second ι. Ensuite νεις est pour σειν, c'est-à-dire pour σιν ou σι.

V. 8-9. Les corrections que j'ai introduites dans ces deux vers sont faciles et nécessaires, sauf, peut-être, la substitution de δὲ à καὶ. Mais il m'a semblé que le mot ἀρούρας ne pouvait guère entrer dans le premier membre de phrase. On pourrait aussi écrire ἀρούρας (gén. sing.), ou ἀρούραις..., τὸ μὴ ξενεγκεῖν. Le trope ἄρουρα, ἄλοκες, pour dire le sein maternel, est familier aux tragiques. Cf. Eschyle, *Sept Chefs*, 754 : Ματρὸς ἀγνὰν σπείρας ἄρουραν, ἵν' ἐτράφη.

V. 10. Φυτευμάτων serait impropre, s'il fallait le rapporter à la mère

(1) Pl. XXXII, n° 40, l. 39, et n° 41, l. 28.

seule; mais il s'agit de l'action commune des deux parents, οἱ φυτεύσαντες.

V. 11-12. Le copiste, ayant passé plusieurs mots, a réuni deux vers dans une même ligne; cependant il s'est vu obligé de rejeter dans la ligne suivante trois lettres, après lesquelles il a laissé un blanc. Le nom du second fils d'Europe est fourni par Apollodore (I, 1, 5) et d'autres; Hésiode (fr. 52 Kinkel) avait déjà désigné Minos, Sarpédon et Rhadamanthe comme les trois enfants d'Europe et de Zeus. La forme que j'ai donnée à mon supplément se trouve déterminée par l'absence de toute conjonction copulative au vers 12. — Ἄφθιτος. D'après Pindare (*Olymp.* II, 75) Rhadamanthe vit à tout jamais dans les Iles Fortunées avec Kronos, Rhéa et l'élite des justes.

V. 13. La restitution de ce vers est extrêmement incertaine. J'espère qu'on trouvera mieux.

V. 4. Τὸ μὴ παρόν, pour τὸ μὴ παρεῖναι, ἡ μὴ παρουσία : idiotisme familier aux tragiques, à Thucydide, à Antiphon. On peut, du reste, comparer l'adage : Μόχθος οἱ τηλοῦ φίλοι (Aristote, *Eth. Eud.* VII, 12; *Proverb. app.* 3, 99.)

V. 15. Μοὖν, pour μοι ἐν. Cf. μοὐστίν, pour μοι ἐστίν, dans Eschyle, *Choëph.* 122, Sophocle, *Aj.* 1225, et d'autres exemples de cette crase dans les poètes dramatiques. — Φροντίσιν χειμάζεται. Cf. Sophocle, *Antig.* 391 : Ταῖς σαῖς ἀπειλαῖς, αἷς ἐχειμάσθην τότε.

Ajoutons à ce commentaire un essai de traduction.

Pour recevoir le taureau hospitalièrement, il y a un pré fécond et nourri-
[cier...
Telle fut la ruse par laquelle Zeus priva un vieux père...
Rester sans souffrance dans le même lieu, ou être frappé d'un mal...
Pour dire beaucoup de choses en peu de mots,
mortelle, je perdis dans les bras d'un dieu l'austère pureté
virginale, et je lui fus unie par le lien d'enfants communs.
En trois combats j'ai enduré les douleurs
des femmes, et il ne put reprocher aux féconds sillons
de ne pas porter les vrais fruits d'un si noble père.
Je commençai par le plus grand de nos rejetons,
en donnant le jour à Minos d'abord, puis, après Sarpédon,

à Rhadamanthe, mon fils immortel.
Mais leur vie ne les retient pas près de ma demeure :
l'absence nous prive du charme de l'amitié ;
et déjà la troisième année se passe pour moi dans l'agitation des soucis.

Une question se pose encore. A quel poète doit-on attribuer ces vers? Ni le style ni la facture ne rappellent la manière d'Euripide; le ton général, une certaine pompe de langage font, au contraire, penser à Eschyle, et quelques-uns des rapprochements que je viens de faire confirment cette impression. Je crois donc que ce fragment est d'Eschyle ou d'un imitateur d'Eschyle. Un drame perdu de ce poète portait le titre de Κᾶρες ἢ Εὐρώπη ; les trois fragments qui en restent sont assez insignifiants et ne jettent point de jour sur le sujet de la pièce.

IV

UN AUTRE FRAGMENT DE TRAGÉDIE

J'arrive à l'examen d'un morceau de huit vers encore plus maltraité par le copiste que celui qu'on vient de lire. Au milieu des obscurités d'un texte gâté, il y a cependant un vers, le quatrième, qui, quoique altéré lui aussi, peut être rétabli avec certitude et jette du jour sur tout le fragment. On voit qu'il s'agit d'un héros qui prétendait entrer de vive force dans la ville de Troie. A s'en tenir à la tradition homérique, ce héros a dû être Patrocle ; il n'y a pas à en douter, si j'ai raison, comme je le crois, de rétablir le nom de Sarpédon dans le premier vers. En effet, notre morceau n'est qu'un développement de quelques paroles prononcées par Achille dans l'Iliade (1) ; ici, le personnage qui craint qu'un dessein aussi présomptueux ne tourne mal peut avoir été Phénix, ou Nestor, ou Ulysse, ou enfin Calchas. Parmi les tragiques grecs, il n'en est qu'un seul qui, à notre connaissance, ait mis sur la scène la Patroclie de l'Iliade : c'est Eschyle. Aristophane admirait « les guerriers au cœur de lion, les Patrocle, les Teucer », que le soldat

1) Homère, *Il.* XVI, 91-93.

de Marathon avait proposés en exemple à ses concitoyens (1). On peut donc croire que notre fragment est emprunté aux *Myrmidons* d'Eschyle.

II, 2 (CA)ΛΦΗΔΟΝΑΙΑΧΜΗCΔΕΞΑΡΕΟCΚΑΘΙΚΕΤΟ
(K)ΛΕΟΓΑΡΗΚΕΙΕΝΛΟΤΙCΛΟΤΙCΜΑΤΟC
ΠΑCΗCΥΠΕΡΠΕΡΩΝΤΕCΑΛΧΙΜΟΥCΤΕΝΗC
ΑΥΧΕΙΔΕΤΡΩΑΝΑCΤΥΠΑΡΘΗCΗΒΙΟΝ
ΠΡΟCΟΥΔΕΔΩΚΑΜΗΤΕΙΜΑΡΓΑ(ΓΑ)ΔΟΡΕΙ
ΑCΤΥΠΕΡΒΑΡΤΟΝΔΡΑCΗΤΕΚΑΙΠΑΘΗΚΑΚΟΝ
ΛΕΠΤΗΓΑΡΕΛΠΙCΙΗΔΗΕΠΙΞΥΡΗΜΕΝΗΙ
ΜΗΠΑΝΤΑ(Π)ΑΙCΑCΕΚΧΕΩΠΡΟCΑΙΜΑΤΕΙ

Σαρπηδόν' · αἰχμὴ δ' ἐξ Ἄρεως καθίκετο.
Κλέος γὰρ ἥκει ⟨θεόθ⟩εν ⟨ἐκ⟩ λωτίσματος
πάσης ὑπερφέροντος ἀλκίμου στολῆς.
Λύχει δὲ Τρώων ἄστυ πορθήσειν βίᾳ ·
πρόσθεν δέδοικα μή τι μαργαίνων δορὶ
ἀνυπέρβατον δράσῃ τε καὶ πάθῃ κακόν.
Λεπτὴ γὰρ ἐλπὶς, ἡδ' ἐπὶ ξυροῦ πέλει
μὴ πάντα πράξας ἐκχέῃ πρὸς αἵματι.

V. 1. Ce fragment commence au milieu d'un sens, comme le fragment de *Médée*. — Σαλφηδόνα est, sans doute, une corruption égyptienne de Σαρπηδόνα. Cf. le nom de ville Ταπόσειρις ou Ταφόσειρις; les noms de mois Φαμενώθ, Φαμενώτ, ou Παμενώθ, Χοιάκ ou Χοιάχ. De même, v. 3, αλχιμου pour ἀλκίμου. — Ἐξ Ἄρεως. Cf. Homère, *Il.* XVI, 543 : Τὸν δ' (il s'agit de Sarpédon) ὑπὸ Πατρόκλῳ δάμασ' ἔγχεϊ χάλκεος Ἄρης.

V. 2-3. Deux syllabes sont répétées par erreur, et deux ou trois

(1) Aristophane, *Gren.* 1041 : Πατρόκλων, Τεύκρων θυμολεόντων.

1. Les lettres mises entre parenthèses ne sont pas tout à fait sûres.

3. (ΓΑ). Ces deux lettres douteuses sont allongées au-dessus de la ligne. Le copiste avait d'abord mis autre chose.

8. Le (Π) pourrait aussi se prendre pour un Μ. L'Α qui le précède couvre, je crois, un Ε.

autres sont omises. J'ai essayé de suppléer à cette omission, mais j'ai cru devoir conserver le mot rare λωτίσματος, « choix, préférence ». Eschyle (*Suppl.* 963) se sert du verbe λωτίζεσθαι dans le sens de « choisir », et chez Euripide (*Hélène*, 1609) λωτίσματα signifie « élite ». Si, malgré ces rapprochements et malgré ma traduction française, on trouve mon texte peu clair, j'en tombe d'accord. — Ἀλκίμου στολῆς. On peut comparer les locutions homériques ἄλκιμον ἔγχος, ἄλκιμα δοῦρε, et, pour ce qui est de la pensée exprimée ici, *Il.* XVII, 176 : Ἀλλ' αἰεί τε Διὸς κρείσσων νόος αἰγιόχοιο, || ὅστε καὶ ἄλκιμον ἄνδρα φοβεῖ καὶ ἀφείλετο νίκην.

V. 5. Πρόσθεν... Cf. Homère, *Il.* VIII, 166 : Οὐκ εἴξαντος ἐμεῖο, πύργων ἡμετέρων ἐπιβήσεαι... πάρος τοι δαίμονα δώσω. — Μαργαίνων δορί. Cf. *ib.* V, 882 : Μαργαίνειν ἀνέηκεν ἐπ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν. Eschyle, *Sept Chefs*, 380 : Τυδεὺς δὲ μαργῶν καὶ μάχης λελυμένος.

V. 7. Λεπτὴ γὰρ ἐλπίς. Cf. Aristophane, *Chev.* 1244 : Λεπτή τις ἐλπὶς ἐστ' ἐφ' ἧς ὀχούμεθα, vers que Nauck croit emprunté à une tragédie, et *Géryadès*, fr. 1. — Les mots suivants sont foncièrement gâtés. J'ai cru y reconnaître la locution proverbiale ἐπὶ ξυροῦ, ou ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς, qui se trouve dans Homère, dans Eschyle et ailleurs. Il est vrai que je ne me souviens pas de l'avoir vue suivie de μή.

V. 8. J'avais aussi pensé à πάντ' ἀμέρσας. Quoi qu'il en soit, πάντα se rapporte aussi à ἐκχέῃς. Ce verbe n'a pas d'équivalent en français; en grec, il signifie à la fois « répandre » et « défaire, perdre le fruit d'un travail ». Cf. Euripide, fr. 787 Nauck : Ὀκνῶ δὲ μόχθων τῶν πρὶν ἐκχέαι χάριν, ce que Dion Chrysostome (LIX, 2) a paraphrasé par διαφθεῖραι τὴν εὐκλειαν.

Voici maintenant un essai de traduction :

‹Patrocle a tué›
Sarpédon; mais c'est grâce à Arès que sa lance l'atteignit : 1
car la gloire vient des dieux, ils la donnent par une faveur
qui l'emporte sur tout armement guerrier.
Il se vante qu'il prendra par force la ville des Troyens :
je crains qu'auparavant, dans sa fureur belliqueuse, 5
il n'inflige et n'éprouve un malheur sans pareil.
L'espérance est légère, et il ne s'en faut pas de l'épaisseur d'un cheveu,
qu'il ne perde tous ses succès en même temps que la vie.

V

UN FRAGMENT DE COMÉDIE

Voilà enfin un morceau qui, sauf quelques mots, n'offre pas de difficulté extraordinaire à la critique et se comprend facilement dans sa majeure partie; il est vrai que la fin est d'autant plus obscure. Un citoyen d'Athènes apprend à quelques amis, d'un ton solennel et avec grand mystère, comme quoi il était mort tout le temps de sa vie, son esprit enveloppé de ténèbres n'ayant jamais aperçu les entités du beau, du bien, du mal. Dans la maison d'un philosophe, par une influence aussi merveilleuse que celle qu'éprouvent les dormeurs dans le temple d'Asclépios, il a recouvré la vie. Ce philosophe est-il Platon ou un de ses disciples? ces vers appartiennent-ils à ce qu'on appelle la comédie moyenne? Si la fin du morceau était mieux conservée, nous saurions si les mots αριστων φιλοσοφος désignaient un des philosophes de ce nom. Dans ce cas, il faudrait descendre au troisième siècle et à la nouvelle comédie. Nous aurions le choix entre Ariston de Chios, le stoïcien, disciple de Zénon, dans la première partie, et le péripatéticien Ariston de Céos, dans la seconde partie de ce siècle. On pourrait alléguer en faveur de ce dernier le mot περιπατῶν, au vers 11; mais il n'est pas sûr le moins du monde que ce mot fasse allusion à l'école d'Aristote; et, pour ma part, je tiens une date aussi tardive pour peu probable. Au milieu de tant d'incertitudes, il serait téméraire de vouloir deviner le nom du poète, ou le titre de la pièce.

ΕΡΗΜΕΙΑ ΜΕΝ ΕΣΤΕΙΝ ΚΑΙ ΟΥΚ ΑΚΟΥΕΤΑΙ
ΟΥΔΕΙΣ ΠΑΡΩ(Μ) ΟΥΤΩΝ ΛΟΓΩΝ ΩΝ ΑΝ ΛΕΓΩ
ΕΓΩ ΤΟΝ . ΑΛΛΟΝ ΑΝΔΡΕΣ ΤΕΘΝΗΚΕΙΝ ΠΑΛΑΙ

Ἐρημία μέν ἐστι, κοὐκ ἀκούσεταί
οὐδείς παρών μου τῶν λόγων ὧν ἂν λέγω.
Ἐγὼ τὸν ἄλλον, ἄνδρες, ἐτεθνήκειν πάλαι

Α(Π)ΑΝΤΑ ΩΝΕΖΗΤΟΥΤΟΜΟΙΠΙCΤΕΥCΕΤΑΙ
ΠΑΝ(ΓΗ)Κ(Γ)ΟΤΟΚΑΛΟΝ ΤΟΑΓΑΘΟΝ ΤΟCΕΜΝΟΝ
ΤΟΚΑΚΟΝ ΤΟΙΟΥΤΟΝ ΗΝΤΙΜΟΥΠΑΛΑΙ CΚΟΤΟC
ΠΕΡΙΤΗΝΔΙΑΝΟΙΑΝΩCΕΟΙΚΕΚΙΜΕΝΟΝ
Ο(Π Α)ΝΤΕΚΡΥΠΤΑΤΑΥΤΑΚΑΙΦΑΙΝΗCΕΜΟΙ
ΝΥΝΔΕΝΘΑΔΕΛΘΩΝΩΠΕΡΕΙCΑCΚΛΗΠΙΟΥ
ΕΝΚΑΤΑΚΙΘΙCΩCΝΙCΘΕΤΟ(tache)ΛΟΙΠΟΝΧΡΟΝΟΝ
ΑΝΑΒΕΒΙΩΚΑΠΕΡΙΠΑΤΩΝ(ΛΑΛΑΙ)ΦΡΟΝΩ
ΤΗΝ(ΤΗ)ΛΙΚΟΥ(ΝΤ)ΟΝΚΑΙΤΟΙΟΥΤΟΝ(ΗΛΙ)ΟΝ

αἰῶν' ὃν ἔζων· τοῦτό μοι πιστεύσετε;
Παρέκειτο τὸ καλόν, τἀγαθόν, τὸ σεμνὸν [ὄν],
τὸ κακόν· τοιοῦτον ⟨δ'⟩ ἦν τί μου πάλαι σκότος
περὶ τὴν διάνοιαν, ὡς ἔοικε, κείμενον,
ὃ πάντ' ἔκρυπτε ταῦτα κἠφάνιζ' ἐμοί.
Νῦν δ' ἐνθάδ' ἐλθὼν, ὥσπερ εἰς Ἀσκληπιοῦ
ἐγκατακλιθεὶς..... λοιπὸν χρόνον.
ἀναβεβίωκα· περιπατῶν δ'.....
τὴν τηλικούτων καὶ τοιούτων.....

III, 1 ΝΥΝΤΟΝΤΟΝΕΥΡ(Μ)Α — Νῦν... εὕρημ',
ΑΝΔΡΕCΕΝΤΗCΗ.ΕΡΟΝ — ἄνδρες, ἐν τῇ σήμερον
ΝΥΝ
ΥΜΑC.ΡΩΤΟΝ(ΕΙΠΑΙ)ΤΟΝ — ὑμᾶς ὁρῶν.....
ΑΡΑΤΗΝΑΚΡΙΟ(ΠΟ)ΛΙΝ — ..... τὴν ἀκρόπολιν
5 ΤΟΝΘΑΤΡΟΝ — τὸ θέατρον

ΑΡΙCΤΩΝ — Ἀρίστων
ΦΙΛΟCΟΦΟC — φιλόσοφος
ΜΑΘΗΜΑΤΑ — μαθήματα.

10. Le premier Ν couvre un Α. — On voit à gauche de la tache le commencement d'un Τ, plutôt que d'un Ν.

III, 1. On pourrait aussi lire ΕΥΑΤΑ.

V. 4. Αἰῶνα, que j'ai substitué à ἅπαντα, est un mot un peu solennel, qui sort du ton ordinaire de la comédie, mais semble assez convenir au personnage qui parle ici et à la révélation qu'il fait. Cf. Cratinos, Ἀρχίλοχοι fr. I, 5 : Αἰῶνα πάντα συνδιατρίψειν ἀεί; Dioclès, *inc. fab.* I, 5; Ménandre, *monost.* 351.— J'écris ἔζων pour ἔζη(ν), parce que cette dernière forme semble étrangère à l'atticisme, quoique nos manuscrits la prêtent une fois à Démosthène (*Timocr.*, § 7). Voy. Cobet, *Miscell. crit.*, p. 546.

5. Παρέκειτο, il était là, à côté de moi, à ma portée. Je n'ai rien trouvé qui se rapprochât davantage des lettres, en partie difficiles à déchiffrer, que le papyrus semble porter ici. Ὄν indique l'existence de ces abstractions. Au lieu d'ajouter ce mot, on pourrait aussi écrire τὸ συμφέρον. « Quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non. »

8. Κηφάνι[ζ](ε). Des quatre fautes que le copiste a faites dans ces deux mots, la dernière (C pour Z) est la plus caractéristique : elle accuse une main égyptienne.

9-10. Εἰς Ἀσκληπιοῦ ἐγκατακλιθείς. Cf. Aristophane, *Plut.* 621 : Ὡς τάχιστα τὸν θεὸν || ἐγκατακλινοῦντ' ἄγωμεν εἰς Ἀσκληπιοῦ. — Que faire de ΩCNIC-ΘΕΤΟ?

V. 11. A partir d'ici, nous tombons dans la plus grande obscurité. J'avais pensé à : περιπατῶν δ' ἅμ' ἀφροσύνην || τὴν τηλικούτων καὶ τοιούτων ἡλέουν ; mais ce n'est pas cela.

V. 13. Ἄνδρες. Ce mot prouve que la troisième colonne contient la suite ou des débris du même morceau. — Plus bas, les trois courtes lignes, qui se trouvent séparées des précédentes par un blanc considérable, contiennent trois mots qui pouvaient former les cinq derniers pieds d'un trimètre. Si Ἀρίστων est ici un nom propre, le personnage en scène désigne le philosophe dont les leçons l'ont éclairé. Mais cela n'est pas sûr. Ce vers a pu commencer par ἀνδρῶν ἀρίστων.

Je donne maintenant une traduction de ce morceau jusqu'à l'endroit où je cesse de comprendre.

Tout est solitaire, et nul témoin ne m'entendra
prononcer les paroles que je pourrai dire.
Tel que vous me voyez, amis, j'étais mort depuis longtemps
tous les jours que j'avais vécu : m'en croirez-vous ?

Tout à côté de moi le beau, le bien, le noble existaient,
le mal aussi ; mais je ne sais quelles épaisses ténèbres,
depuis longtemps, ce semble, étendues sur mon intelligence,
cachaient toutes ces grandes choses et les rendaient invisibles pour moi.
Enfin, je vins ici, et, comme si j'avais dormi
dans le temple d'Esculape, mes yeux se sont dessillés désormais
et je suis ressuscité.

VI

DEUX ÉPIGRAMMES DE L'ÉPOQUE ALEXANDRINE

Sur le verso du papyrus, après les trois colonnes qui contiennent une seconde copie du grand morceau d'Euripide, se lisent sur une quatrième colonne deux épigrammes qui sont d'une écriture très-distincte et assez semblable à celle de la copie *b*, qui offrent aussi le même genre de fautes et pourraient être de la même main.

La première de ces pièces célèbre l'érection du phare d'Alexandrie. Strabon donne les renseignements les plus complets sur cette construction d'un nouveau genre, et sur la nature des lieux où elle s'élevait (1). Sa relation ressemble en quelques endroits à une paraphrase de notre épigramme et peut y servir de commentaire. Le géographe nous apprend que cette tour fut élevée par Sostrate, Cnidien, fils de Dexiphane (2), à l'extrémité orientale de l'île de Pharos. Cette île qui s'étend devant le port, ou, pour parler plus exactement, devant les ports d'Alexandrie, n'y laisse pénétrer que par deux entrées, à l'est et à l'ouest, toutes deux difficiles, mais la première encore plus dangereuse pour les navigateurs. Elle est, en effet, plus étroite et semée d'écueils, soit visibles, soit cachés sous les eaux. De côté et d'autre, le rivage, tant du continent que de l'île, est bas, dépourvu de port, d'un accès difficile par suite des rochers et des bancs de sable qui s'y trouvent. Il fallait donc un signal élevé et visible de loin, de nuit comme de jour, pour diriger sûrement vers le port les marins qui venaient de la haute

(1) Strabon, XVII, p. 791.
(2) Cf. Lucien, *De hist. conscr.* § 62. Suidas, art. Φάρος.

mer. Le phare fut construit, nous le savons d'ailleurs, sous le règne du premier Ptolémée, le fondateur de la dynastie des Lagides.

Un peu plus loin vers l'est, entre Alexandrie et l'embouchure Canobique du Nil, près de la petite Taposiris, se trouve le cap de Zéphyrion (1). Ptolémée Philadelphe y avait consacré, ou laissé consacrer, dans une petite chapelle (ναΐσκος), une image de la reine, son épouse, sous le nom d'Arsinoé Aphrodite. Tout le monde connaît les jolis vers dans lesquels Callimaque, pour faire sa cour à la reine, rappelle l'apothéose de cette nouvelle Vénus, surnommée Zéphyritis d'après le promontoire où s'élevait son sanctuaire. Athénée, qui a conservé cette petite pièce de vers, la fait suivre d'une autre, qui célèbre directement l'établissement du nouveau culte, et qui est de Posidippe (2). Nous y apprenons que l'image fut dédiée par l'amiral Callicrate :

Ἣν ἀνακοιρανέουσαν ἐπὶ Ζεφυρίτιδος ἀκτῆς
πρῶτος ὁ ναύαρχος θήκατο Καλλικράτης.

Or, la seconde épigramme de notre papyrus roule sur le même sujet, et, par la tournure, par le style, elle n'est pas sans rapport avec celle que cite Athénée. Il faut dire que notre papyrus donne, disons mieux, donnait le nom de l'auteur des deux épigrammes qu'il contient, celle sur le phare et celle sur l'image d'Arsinoé. Le titre est en caractères très-fins, dont quelques-uns sont à moitié effacés, d'autres presque complètement détruits par le temps. Je soupçonne, en outre, la répétition vicieuse de quelques lettres ; enfin, ce que je vois, comme ce que j'entrevois ou devine, me fait croire que les deux épigrammes étaient attribuées à Posidippe, poète qui vivait, avec Callimaque, à la cour de Ptolémée Philadelphe. Les deux morceaux sont dignes de ce nom : ils se distinguent non-seulement par l'élégance du tour, mais aussi par une rare précision, par l'absence de phrases vides, de détails oiseux, par une vérité quelquefois saisissante dans la description. C'est là ce qu'il ne faut pas perdre de vue en essayant de rétablir les endroits altérés de la première épigramme. Les voici l'une et l'autre :

(1) Cf. Strabon, XVII, p. 800.
(2) Athénée, VII, p. 318.

. . . ΕΙΔΕΙΔ(ΟΠΠ)ΟΥΕΠΕΙΓΡΑΜΜΑΤΑ

ΕΛΛΗΝΩΝCΩΤΗΡΑΦΑΡΟΥCΚΟΠΟΝ
ΩΑΝΑΠΡΩΤΕΥCΩCΤΡΑΤΟCΕCΤΗCΕΝΔΕΞΙ(Φ)ΑΝΟΥ ΚΝΙΔΕΙΟC
ΟΥΓΑΡΕΝΑΙΓΥΠΤΩΙCΚΟΠΑΙΟΥΡΗCΟΙΕΠΕΙΝΗCΩΝ
ΑΛΛΑΧΑΜΑΙΧΗΛΗΝΝΑΥΛΟΚΟCΕΚΤΕΤΑΤΕ
ΤΟΥΧΑΡΕΙΝΕΥΘΗΑΝΤΕΚΑΙΟΡΘΙΟΝΑΙΘΕΡΑΤΕΜΝΕΙΝ 5
ΠΥΡΓΟCΟΤΑΠΛΑΤΩΝΦΑΙΝΕΤΑΙΑΠΟCΤΑΔΕΙΩΝ
ΗΜΑΤΙΠΑΝΝΥΧΕΙΟCΔΕΘΟΩCΕΝΚΥΜΑΤΙΝΑΥΤΗC
ΟΨΕΤΑΙΕΚΚΟΡΥΦΗCΠΥΡΜΕΓΑΚΑΙΩΜΕΝΕΝΟΝ
ΚΑΙΚΕΝΕΠΑΥΤΟΔΡΑΜΟΙΤΑΥΡΟΥΚΕΡΑCΟΥΔΑΝΑΜΑΡΤΟΙ
CΩΤΗΡΟCΠΡΩΤΕΥΖΗΝ(Ι)C(Ε)ΤΗCΔΕΠΛΕΩΝ 10

ΑΛΛΟ

ΜΕCΟΝΕΓΩΦΑΡΕΙΗCΑΚΤΗCCΤΟΜΑΤΟCΤΕΚΑΝΩΠΟΥ

[ΠΟΣ]ΕΙΔΙΠΠΟΥ ΕΠΙΓΡΑΜΜΑΤΑ.

Ἑλλήνων σωτῆρα, Φάρου σκοπὸν, ὦ ἄνα Πρωτεῦ,
Σώστρατος ἔστησεν Δεξιφάνους Κνίδιος.
οὐ γὰρ ἐν Αἰγύπτῳ σκοπιωρεῖσθ' [ἔστ'] ἀπὸ νήσων,
ἀλλὰ χαμαὶ χηλὴ ναύλοχος ἐκτέταται.
Τοῦ χάριν εὐθεῖάν τε καὶ ὄρθιον αἰθέρα τέμνων 5
πύργος ὅδ' ἀπλάτων φαίνετ' ἀπὸ σπιλάδων
ἤματι · πανν ύχιος δὲ θέων σὺν κύματι ναύτης
ὄψεται ἐκ κορυφῆς πῦρ μέγα καιόμενον,
καί κεν ἐπ' αὐτὸ δράμοι Ταύρου κέρας, οὐδ' ἂν ἁμάρτοι
σωτῆρος, Πρωτεῦ ξείνιε, τῆδε πλέων. 10

ΑΛΛΟ

Μέσσον ἐγὼ Φαρίης ἀκτῆς στόματός τε Κανώπου

9. ΕΠ. Les deux lettres par correction.

10. Le (Ι) est beaucoup plus court qu'à l'ordinaire. Pour (Ε), je crois voir Ο, en ramenant les fibres relâchées du papyrus.

ΕΜΠΕΡΕΙΦΑΙΝΟΜΕΝΩΙ ΚΥΜΑΤΙ ΧΩΡΟΝ ΕΧΩ
ΤΗΣΔΕ ΠΟΛΥΡΗΝΟΥ ΛΥΒΥΗΣ ΑΝΕΜΩΔΗ ΑΧΗΛΗΝ
ΤΗΝ ΝΑΤΙΝΟΜΕΝΗΝ ΕΙΣ ΙΤΑΛΟΝ ΖΕΦΥΡΟΝ
ΕΝΘΑ ΜΕ ΚΑΛΛΙΚΡΑΤΗΣ ΕΙΔΡΥΣΑΤΟ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΕΙΣΣΗΣ
ΙΕΡΟΝ ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΚΥΠΡΕΙΔΟΣ ΩΝΟΜΑΣΕΝ
ΑΛΛΑ ΠΕΙΤΗΝ ΖΕΦΥΡΕΙΤΙΝ ΑΚΟΥΟΜΕΝΗΝ ΑΦΡΟΔΕΙΤΗΝ
ΕΛΛΗΝΩΝ ΑΓΝΑΙ ΒΑΙΝΕΤΑΙ ΘΥΓΑΤΕΡΕΣ
ΟΙ Θ' ΑΛΟΣ ΕΡΓΑΤΑΙ ΑΝΔΡΕΣ ΟΓΑΡ ΝΑΥΑΡΧΟΣ ΕΤΕΥΞΕΝ
ΤΟΥΘ' ΙΕΡΟΝ ΠΑΝΤΟΣ ΚΥΜΑΤΟΣ ΕΥΛΙΜΕΝΟΝ

ἐν περιφαινομένῳ κύματι χῶρον ἔχω
τῆσδε πολυρρήνου Λιβύης ἀνεμώδεα χηλὴν
τὴν ἀνατεινομένην εἰς ἰταλὸν Ζέφυρον.
Ἔνθα με Καλλικράτης ἱδρύσατο καὶ βασιλίσσης
ἱερὸν Ἀρσινόης Κύπριδος ὠνόμασεν.
Ἄλλ' ἐπὶ τὴν Ζεφυρῖτιν ἀκουσομένην Ἀφροδίτην
Ἑλλήνων ἁγναὶ βαίνετε θυγατέρες,
οἵ θ' ἁλὸς ἐργάται ἄνδρες· ὁ γὰρ ναύαρχος ἔθηκεν
τοῦθ' ἱερὸν παντὸς κύματος εὐλίμενον.

Titre. — Les trois premières lettres peuvent avoir été ΠΟΣ : le peu qu'on en voit encore ne s'oppose pas à ce supplément. Ensuite le copiste aura répété par erreur les trois lettres ΕΙΔ, comme il a répété ΕΝ au vers 8 de la première épigramme. Je crois, du reste, ce titre, ainsi que le mot ΑΛΛΟ en tête de la seconde épigramme, ajouté après coup. Il est écrit en caractères plus petits que le reste, ce qui est contraire à l'usage. Ainsi s'explique aussi la disposition singulière du premier distique : le commencement de l'hexamètre est écrit au milieu de la ligne comme pour tenir lieu de titre; le reste est réuni dans une autre ligne avec le pentamètre.

V. 1. L'île de Pharos était consacrée à Protée, pour faire honneur à ce qu'en dit Homère. Cf. Suidas, art. Φάρος.

7. On dirait que l'Α de ΑΚΟΥΟΜΕΝΗΝ est barré.

10. L'Ι de ΕΥΛΙΜΕΝΟΝ couvre un Υ.

V. 3. Le verbe σκοπιωρεῖσθαι se lit dans Aristophane, *Guêpes,* 361, et dans un vers d'Hermippe qui y est cité par le scholiaste. Suidas l'explique par : Φυλακτικῶς σκοπεῖν ἀπὸ μετεώρου. Dans ce vers et les suivants, le poète fait comprendre, par la nature des lieux, le bienfait du phare avec une précision que la prose de Strabon n'a pas surpassée. Cf. Strab. XVII, p. 791 : Ἀλίμενου γὰρ οὔσης καὶ ταπεινῆς τῆς ἑκατέρωθεν παραλίας..., ἔδει σημείου τινὸς ὑψηλοῦ καὶ λαμπροῦ τοῖς ἀπὸ τοῦ πελάγους προσπλέουσιν ὥστ' εὐστοχεῖν τῆς εἰσβολῆς τοῦ λιμένος.

V. 5. Εὐθεῖαν et ὄρθιον sont des accusatifs pris adverbialement. Peut-être ὄρθι' ἀν' αἰθέρα τείνων.

V. 6. On pourrait être tenté de conserver σταδίων et de chercher la faute dans ἀπλάτων ; mais il n'y a rien à trouver dans cette voie. Gardons-nous d'ôter au poète un mot aussi poétique que ἀπλάτων : il montre le phare qui se dresse sur des rochers inabordables. Cf. *Strab., l. c.* : Ἔστι δὲ καὶ αὐτὸ τὸ τῆς νησῖδος ἄκρον πέτρα περίκλυστος, ἔχουσα (peut-être ἀνέχουσα, comme dans Josèphe, *Bell. Jud.* IV, 10, 5) πύργον θαυμαστῶς κατεσκευασμένον λευκοῦ λίθου πολυώροφον.

V. 7. Θέων σὺν κύματι se dit très-bien du marin ou du navire. Cf. Homère, *Od.* III, 288 : Μαλειάων ὄρος αἰπὺ] ἵξε θέων. *Ib.* II, 429 : Ἡ δ' (c'est-à-dire ἡ δὲ ναῦς) ἔθεεν κατὰ κῦμα. L'omission du N final a obscurci la vraie division des mots et amené une mauvaise correction. Il est vrai que φόως ἐν κύματι pourrait sembler plus près encore de la leçon du texte ; mais le mot φόως viendrait trop tôt, et ferait double emploi avec πῦρ.

V. 9. Ταύρου κέρας. Faut-il entendre un bras de mer? Pline dit, *Hist. Nat.*, V, 31 (128) « Namque fallacibus vadis Alexandria tribus omnino aditur alveis mari, Stegano, Posideo, Tauro. » Thucydide, I, 110, appelle une des embouchures du Nil τὸ Μενδήσιον κέρας. Cf. Pindare, dans Strabon, VII, p. 802 : Ἔσχατον Νείλου κέρας. Je crois cependant qu'il s'agit plutôt d'une de ces saillies du rivage ou langues de terre qu'on appelait κέρατα, *cornua.*

V. 10. Σωτῆρος. L'inscription gravée sur le phare le consacrait aux dieux sauveurs, θεοῖς σωτῆρσιν. Cf. Strabon et Lucien, *ll. cc.*

Deuxième épigramme.

V. 2. Ἐν περιφαινομένῳ κύματι, sur un cap qui s'avance au milieu des flots. Les quatre premiers vers décrivent l'emplacement du temple avec une remarquable exactitude.

V. 3. Πολυρρήνου Λιβύης. Cf. Homère, *Od.* 85-89.

V. 7. Ἀκουσομένην. Ce participe futur indique que les vers ont été composés pour l'inauguration même de l'image et du sanctuaire.

V. 6. Ειγερον, prononciation égyptienne de ἱερόν. Cf. *Pap. du Louvre,* Pl. XXXII, n° 41, l. 10 : σαραπιγηωι, pour Σεραπιείῳ. Pl. XXXV, n° 51 : κλαιγω, pour κλαίω. Les inscriptions grecques de Cypre ont un caractère particulier pour ι consonne.

E. 9. Ἁλὸς ἐργάται ἄνδρες (les travailleurs de la mer) semble désigner les pêcheurs plutôt que les marins. Cf. Alciphron, I, 4, 1; 11, 2. La locution est opposée à γῆς ἐργάται.

Sur le phare d'Alexandrie.

Pour le salut des Grecs, cette tour qui veille dans Pharos, ô Protée, seigneur
[de ces lieux,
fut élevée par Sostrate, Cnidien, fils de Dexiphane.
Dans l'Égypte, point d'île offrant de station élevée,
presque au ras des eaux s'étend la berge où viennent mouiller les navires.
Pour cette raison se dresse droite et haute dans les airs
cette tour qui, sur d'inabordables rochers, apparaît
pendant le jour; de nuit, le marin, courant avec le flot qui le porte,
verra du sommet de la tour briller une grande flamme,
et sans doute il courra droit vers Taurou-Kéras et il ne manquera pas
du secours d'un dieu sauveur, ô Protée hospitalier, en se dirigeant de ce
[côté.

Sur le sanctuaire d'Arsinoé Aphrodite.

Entre la falaise de Pharos et l'embouchure de Canopos
j'occupe, au milieu des flots,
dans notre Libye féconde en brebis, la berge aérée
qui se déploie et s'ouvre au zéphyr d'Italie.

En ce lieu me consacra Callicrate et me proclama
sanctuaire de la reine Arsinoé Cypris.
Rendez hommage à celle qu'on invoquera comme Aphrodite du Zéphyrion,
venez, chastes filles des Hellènes,
et vous aussi, laboureurs de la mer : car le navarque
établit ce sanctuaire à l'abri de toutes les vagues.

VII

UN COMPTE DE DÉPENSES

L'intérêt principal de ce morceau consiste, nous l'avons dit, en ce qu'il sert à déterminer avec certitude la provenance, et, avec une grande probabilité, l'âge de notre papyrus. Il vient du Sérapéum de Memphis. C'est, en effet, dans ce temple, nous le savons par de nombreux documents, que vivaient les deux recluses dont il est question dans ce morceau. On les appelait les Jumelles, αἱ Δίδυμαι, et, comme elles remplissaient certains ministères sacrés, le trésor public pourvoyait à leur subsistance. Nous avons ici le compte de ce qu'on leur donna en fait de pain ou de blé depuis la dix-huitième jusqu'à la vingtième année d'un roi d'Égypte. Cette indication ne nous avance pas beaucoup, car, plusieurs Ptolémées ont régné plus de vingt et un ans; mais notre document donne aussi le nom de l'une des Jumelles, Taous, et ce nom est connu déjà par un grand nombre de papyrus. Nous savons l'histoire de Taous et de sa sœur Tauës (1) par les pétitions qu'elles adressèrent à Ptolémée Philométor. Or, ce prince monta sur le trône en 181 avant J.-Chr., et la vingt et unième année de son règne répond à l'an 161. Mais le compte de dépenses, qui se trouve sur la dernière colonne du recto de notre papyrus, a dû être écrit plus tard que les colonnes qui le précèdent. Les morceaux qu'on lit sur ces dernières ont donc été copiés avant la date de 161.

Voilà un raisonnement qui ne semble pas offrir prise à la critique; je me vois cependant obligé, en conscience, d'infirmer moi-même ce

(1) Voy. le résumé de cette histoire par M. Brunet de Presle dans les *Papyrus du Louvre*, p. 262.

que je viens d'avancer. On sait qu'il y avait des Jumelles au Sérapéum avant celles dont nous venons de parler (1); sans doute il y en eut aussi plus tard : c'était une institution. Or, il est très-possible, ce me semble, que les femmes recluses ainsi dans le temple de Sérapis prissent toutes « en religion » les mêmes noms de Tauës et de Taous.

Ce document est écrit d'une main ferme et nette, et la lecture n'en est douteuse nulle part. Bornons-nous donc à transcrire en lettres ordinaires cet échantillon de la comptabilité égyptienne d'il y a deux mille ans.

Ⲗ ⲓⲏ, θωὺθ Ā τῶν Διδυμῶν λόγος
τῶν ἄρτων καὶ Ἀχαμανρῆτι. Ἀπέχουσι
ἀπὸ θωὺθ Ā ἥως μεχεὶρ Z̄. Ⲗ ⲓⲑ, θωὺθ
Ā ἡὼς μεχεὶρ ⲓ Ⲉ (tache) ἀπέχουσιν.
Ἀπὸ παμενὼθ Ā ἡὼς παχὼν Ā κατὰ τ[ὸ]
ἥμισυ. Παϋνὶ ζεύγη Λ. Ἐπεὶφ καὶ Μεσορὴ
κατὰ τὸ ἥμισυ. Τὰ ὀνόματα τῶν οἰκονόμων
[Π]ετοβάστιος καὶ Σομπάτου. Ⲗ Ⲕ, θωὺθ ⲓ
ἡὼς χοιὰκ ⲓ τρία μέρη. [Ὁ] οἰκονόμος Ἀχαμαν-
ρῆτ. Ⲗ ⲔⲀ, φαωφὶ ⲓ ἡὼς Ā κατὰ τὸ
ἥμεισυ. Ἀθὺρ σίτου Ⲇ Δ̄. Χοιὰχ καὶ τυβὶ
κατὰ τὸ ἥμισυ. Μεχεὶρ καὶ παμενὼθ οὐθὲν [εἰ-]
λήφασιν. Φαρμουθὶ καὶ παϋνὶ σ[ί]του δραχ...
Παϋνὶ Ⲇ

Παχὼν Ⲏ κατέβη ἡ Διδύμη Ταούς.

Quelques mots suffiront pour faire comprendre ce compte. On y voit les noms des économes chargés de fournir aux Jumelles des pains ou du blé, l'indication des années du règne (Ⲗ équivaut à λυκάβαντι ou ἔτει) et celle des mois du calendrier égyptien. Tantôt les Jumelles ont reçu ration entière, ἀπέχουσιν; tantôt elles n'ont reçu que la moitié, κατὰ τὸ ἥμισυ; tantôt les trois quarts, τρία μέρη; tantôt elles n'ont rien reçu, οὐθὲν εἰλήφασιν. On lit une fois ζεύγη Λ, ce qui signifie peut-être trente

(1) Voy. *Pap. du Louvre*, Pl. XXIX, n° 26, col. 1, l. 12.

pains doubles. Quelquefois on indique le poids du blé en drachmes. La sigle ∠ veut dire drachme; la sigle Δ, quatre mille (1).

Après τῶν Διδυμῶν λόγος, on voit le nom du comptable au datif précédé de καὶ. La même construction vicieuse se retrouve dans un papyrus du Louvre (n° 57 *bis*, Pl. XXVII) : Ἀπολλωνίῳ καὶ τῶν Διδυμῶν λόγος. — L'orthographe ϗως pour ἕως est constante dans les documents de cette espèce.

En bas de la colonne, en note, comme nous dirions, on lit que l'une des Jumelles, Taous, « est descendue » le huit de Pachon, c'est-à-dire qu'elle est sortie du Sérapéum, soit pour aller simplement en ville, soit pour une absence plus longue (2).

(1) L'explication de ces sigles est donnée par Letronne, *Pap. du Louvre*, p. 326. La coiffure du Δ se trouve à la droite du corps de la lettre.

(2) « Monter », ἀναβαίνειν, se trouve très-souvent dans les *Papyrus du Louvre*. Exemples : Pl. XXVIII, n° 29, l. 5; Pl. XXIX, n° 26, col. I, l. 4 et l. 14. Dans ce dernier endroit il faut lire ὅτ' ἀνέβημεν (non ὅταν ἔβημεν) κατ' ἀρχὰς εἰς τὸ ἱερόν.

Notes additionnelles : Dans le premier morceau, p. 4—6, j'ai indiqué à la marge gauche les colonnes des deux copies et les lignes de ces colonnes : les chiffres mis entre parenthèses se rapportent à la copie *b*.

P. 4, v. 13. En dépliant et ramenant la marge déchirée de la copie *a*, on y aperçoit les deux lettres ϵc, que j'ai suppléées au commencement du vers.

P. 14. Une scène du *Stichus* de Plaute, ou plutôt de son original grec, est peut-être inspirée par la scène d'Euripide. Voy. surtout v. 136 :

> Non tu me argento dedisti opinor nuptum, sed viro.

La première planche reproduit, diminués de moitié, le grand fragment d'Euripide, copie *a*, et les quatre fragments dramatiques. La seconde planche donne les deux épigrammes dans la grandeur de l'original.

DE

QUELQUES SIGNATURES D'ARTISTES

QUE L'ON RENCONTRE SUR DES MARBRES DE DÉLOS

PAR M. TH. HOMOLLE.

L'île de Délos semble avoir été l'un des points du monde grec où les œuvres de la statuaire antique avaient été réunies en plus grand nombre; c'est aussi l'un de ceux où l'on a recueilli le plus de signatures d'artistes. Athènes seule et l'île de Rhodes sont plus riches en inscriptions de cette classe (1).

Le recueil de M. Hirschfeld en contient six (2), qui font connaître huit noms différents, treize, si l'on compte, outre les noms des artistes, ceux de leurs pères qui sans doute avaient été leurs maîtres (3); ce sont: Phylès d'Halicarnasse; Dionysodore, Moschion et Adamas, fils d'Adamas, Athéniens; Héphaistion, fils de Myron, Athénien; Lysippe, fils de Lysippe, d'Héraclée; Agasias, fils de Ménophile, Éphésien; Aristandros, fils de Scopas, de Paros. Toutes ces inscriptions sont dans le *Corpus Inscriptionum Græcarum* (4), sauf celle de Lysippe, qui a été omise par mégarde, et que Letronne a publiée d'après Villoison (5).

(1) Hirschfeld, *Tituli statuar.*, p. 193. Recensus locorum artificum inscriptionibus insignium. — Je parle seulement des pays grecs.

(2) *Ibid.*, nos 70 *b*, 128, 129, 129 *a*, 157, 158 = 207.

(3) M. Hirschfeld établit cette règle qu'en général, quand le père est nommé, c'est qu'il a pratiqué lui-même l'art, et l'a transmis à son fils (*Ibid.*, p. 40).

(4) *C. I. G.*, 2283 *c* add., 2298, 2284, 2293, 2285 *b*.

(5) *Annali dell' Inst. di Corr. arch.*, 1843, p. 275.

Depuis lors la liste n'a pas été augmentée. M. Koumanoudis a donné dans l'*Athénaion* (1), d'après M. Stamatakis, une signature de Héphaistion, fils de Myron. Mais le fragment de base, sur lequel on la lit, n'est sans doute qu'un débris d'une base depuis longtemps connue (*C. I. G.*, n° 2293). Il a été trouvé dans le voisinage du temple de Sérapis, sur le Cynthe; l'inscription du *Corpus* provient aussi du Cynthe, et c'est une dédicace faite par les Mélanéphores en l'honneur de Sérapis, Isis, Anubis et Harpocrate.

Pendant mon séjour à Délos, j'ai pu recueillir douze signatures, qui se répartissent entre sept artistes. Ils portent les noms de Eutychidès; Boéthos; Ménophile, fils d'Agasias, Éphésien; Apollonios de Magnésie; Praxias d'Athènes; Nicérate et Phyromaque. Deux fragments étaient trop mutilés pour que l'on ait pu y distinguer la signature. On compte quatre ouvrages d'Eutychidès, deux de Nicérate, dont l'un en collaboration avec Phyromaque; un de chacun des autres artistes. Aucun, sauf Phyromaque, et peut-être Ménophile, n'était connu jusqu'ici; car si les noms de Boéthos, d'Eutychidès, de Praxias Athénien, figurent déjà dans les histoires de l'art, ceux qui les ont portés ne peuvent être identifiés avec les sculpteurs dont j'ai retrouvé les noms à Délos.

J'ai ajouté les copies de deux inscriptions déjà publiées, mais avec une insuffisante exactitude : celle de Lysippe et celle de Phylès d'Halicarnasse.

Les monuments proviennent de deux parties de l'île, les uns du Cynthe, les autres du temple d'Apollon.

1. — Base de statue de forme quadrangulaire en marbre bleuâtre : haut. 0,78; larg. 0,71; épaiss. 0,54. Le commencement des lignes à droite est effacé.

Cette base a été trouvée à mi-côte du Cynthe, dans le voisinage du temple de Sérapis, par M. Stamatakis et publiée par M. Koumanoudis (2). Le savant Athénien, qui n'avait à sa disposition qu'un estam-

(1) Ἀθήναιον, IV, p. 459.
(2) Ἀθήναιον, II, p. 134.

page, a lu seulement (l. 6) le mot ΕΠΟΙΕΙ ; sur la pierre on peut distinguer, ce me semble, le nom Εὐτυχίδης.

ΙΟΝΖΩΙΛΟΥΤΟΝΕΑΥΤΗΣ
ΠΑΤΕΡΑΖΩΙΛΟΝΠΑΣΙΓΕΝΟΥ
ΕΑΤΗΝΣΑΡΑΠΙΑΙΙΣΙΔΙ
ΑΝΟΥΒΙΔΙ
ΕΠΙΙΕΡΕΩΣΔΙΟΝΥΣΙΟΥΤΟΥΔΙΟΝΥΣΙΟΥΣΦΗΤΤΙΟΥ (1)
ΕΥΤΙΧΙΔΗΣΕΠΟΙΕΙ

Le même nom s'est rencontré encore sur trois autres inscriptions, et j'en viendrais à douter de cette lecture trop confirmée, si je n'avais examiné les marbres à plusieurs reprises, et si d'autres que moi n'avaient bien voulu les examiner et ne s'étaient accordés avec moi (2).

2.-3. — Deux de ces inscriptions proviennent du temple de Zeus Cynthien et d'Athéna Cynthienne ; elles ont été découvertes et publiées par M. Lebègue (3) ; la troisième est inédite encore. Les deux premières sont aux trois quarts effacées et peuvent donner lieu à quelque doute : n'ayant pas sous les yeux d'estampages qui me permettent de contrôler mes copies, je me contenterai d'indiquer seulement une des variantes qu'elles présentent. Au lieu de ΔΗΜΟΣΟΑΘ (Lebègue, n° VIII, l. 10), ΘΕΥ (Lebègue, n° IX, l. 12), je lis également dans les deux inscrptions, le nom de ΕΥΤΥΧΙΔΗΣ.

4. — Voici le texte de la troisième, dont la lecture est tout à fait certaine. Elle est gravée sur une base de forme quadrangulaire, en marbre blanc (haut. 0,75 × larg. 0,47 × épais. 0,45). Elle se trouve sur la pente du Cynthe, entre le temple de Sérapis et celui d'Aphrodite, plus près de ce dernier.

(1) Seules différences de lecture : l. 1, ΙΟΝ, Koum. ΟΝ — l. 3, ΕΑΤΗΝ, Koum. ΤΗΝ — c'est un ethnique ; — l. 5, cf. une inscription en l'honneur de Διονύσιος prêtre de Sérapis, Ἀθήν., II, p. 134.

(2) Je suis heureux de remercier mes camarades d'Athènes du concours dévoué et affectueux qu'ils m'ont prêté en toute occasion.

(3) *Recherches sur Délos*, p. 146, n° VIII ; p. 150, n° IX.

ΟΡΟΙΚΑΙΟ
ΑΙΕΥ
ΟΥΤΟΥΣΕΥΘΟΥΓΑΙΑΝΙ
ΧΗΣΑΝΤΑΕΝΤΩΙΕ
ΚΛ ΟΥΑΡΧΟΝΤΟΣΕΝΙΑΥΤΩ
ΙΕΡΕΩΣΔΕΔΙΚΑΙΟΥΤΟΥΔΙΚΑΙΟΥΙ
ΩΝΙΔΟΥΑΡΕΤΗΣΕΝΕΚΕΝΚΑΙΕΥ
ΝΟΙΑΣΤΗΣΕΙΣΕΑΥΤΟΥΣΚΑΙΤΗΣ
ΠΡΟΣΤΟΥΣΘΕΟΥΣΕΥΣΕΒΕΙΑΣΣΑ
ΡΑΠΙΔΙ ΣΙΔΙΑΝΟΥΒΙΔΙΑΡΠΟΧΡΑΤΕΙ
ΚΑΝΗΦΟΡΟΥΣΗΣΔΩΣΙΘΕΑΣΤΗΣ
ΣΤΡΑΤΩΝΟΣΡΑΜΝΟΥΣΙΟΥΘΥΓΑΤΡΟΣ

Dans une couronne : ΕΥΤΥΧΙ Dans une couronne :
ΑΝΙΟΥ ΔΗΣ ΝΚ
ΚΑΙΝΙ ΕΠΟΙ ΧΙ ΧΙ
ΚΗΣ ΕΙ ΣΑΡΑΠΙ
ΔΟΣ
ΖΑΚΟΡΕΥ
Dans une couronne : ΟΝΤΟΣΑΠΟΛ Dans une couronne :
ΕΝΕΓΚΑ ΛΩΝΙΟΥ ΑΡΤΕΜ
ΤΗΝΕΙΡΥΣΙ ΙΔΟΣΤΗΣ
ΩΝΗΝΤΩΙ ΕΝΝΗΣΩΙ
ΑΠΟΛΛΩΝΙ

Οἱ μελανηφ]όραι καὶ ο[ἱ θε-
ραπευτ]αὶ Εὐ[κράτην Διονυ-
σί]ου τοῦ Σεύθου Παιανι[έα,
κλειδου]χήσαντα ἐν τῶι ἐ[πὶ
Κλ...ου ἄρχοντος ἐνιαυτῶ[ι,
ἱερέως δὲ Δικαίου τοῦ Δικαίου Ἰ-
ωνίδου, ἀρετῆς ἕνεκεν καὶ εὐ-
νοίας τῆς εἰς ἑαυτοὺς καὶ τῆς
πρὸς τοὺς θεοὺς εὐσεβείας. Σα-
ράπιδι, [Ἴ]σιδι, Ἀνούβιδι, Ἁρποχράτει.
κανηφορούσης Δωσιθέας τῆς

Στράτωνος Ῥαμνουσίου θυγατρός.
Εὐτυχίδης ἐποίει.
Ζακορεύοντος Ἀπολλωνίου.
Dans quatre couronnes : (*a*) Ἀνίου καὶ Νίκης. (*b*)..... Σαράπιδος.
(*c*) Ἐνεγα.. τὴν εἰρυσιώνην τῶι Ἀπόλλωνι.
(*d*) Ἀρτέμιδος τῆς ἐν Νήσωι.

La restitution des premières lignes se fonde : 1° sur deux inscriptions qui présentent la formule οἱ μελανηφόροι καὶ οἱ θεραπευταί (1); — 2° sur deux autres inscriptions qui font connaître, l'une, le nom du personnage à qui fut élevée la statue, celui de son père et celui de son dème; l'autre, la dignité religieuse dont il avait été revêtu. La première provient du temple d'Apollon; elle a été publiée dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* (2); la seconde gît parmi les débris du temple de Sérapis; je la crois inédite.

ΣΑΤΥ ΟΥΕΡΜΙ ΣΘΥΓΑΤΕΡΑΣΟΤΕΙΡΑΚΑΙ ΖΑΚΟΡΕΥΟΝ
ΤΗΝ ΩΝΚΑΙΣΑΤΥΡΟΣΟΙ/ ΓΟΡΟΥΜΕΛΙΤΕΙΣΤΗΝΕΑΥ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ
ΤΩΝΜΗΤΕΡΑΣΑΡΑΠΙΔΙΙΣΙΔΙΑΝΟΥΒΙΔΙ Ε ΙΕΡΕ Σ ΤΟΥΔΙΚΑΙΟΥ
ΔΙΚΑΙΟΥΤΟΥΔΙΚΑΙΟΥΙΟΝΙΔΟΥΚΛΕΙΔΟΥ ΤΟΣΔΕΕΥΚΡΑΤΟΥΤΟΥΔΙΟΝΥΣΙΟΥΤΟΥ
ΘΟΥΓΑΙΑΝΙΕΟΣΚΑΝΗΦΟΡΟΥΣΗΣΔΕΔΟΣΙΘ ΑΤΟΝΟΣΡΑΜΝΟΥΣΙΟΥΘΥΓΑΤΡΟΣ

..... Σατύ[ρ]ου Ἑρμι... .....ς θυγατέρα Σοτείρα καὶ
Ζ]ήνων καὶ Σάτυρος οἱ [Ἀθηνα]γόρου Μελιτεῖς τὴν ἑαυ-
τῶν μητέρα. Σαράπιδι, Ἴσιδι, Ἀνούβιδι. Ἐ[πὶ] ἱερέ[ω]ς
Δικαίου τοῦ Δικαίου Ἰονίδου, κλειδ[ουχοῦν]τος δὲ Εὐκράτου τοῦ Διονυσίου τοῦ
Σεύθου Παιανιέως, κανηφορούσης δὲ Δοσιθ[έας Στρ]άτονος Ῥαμνουσίου θυγατρός.

A droite de l'inscription, en plus petits caractères, sur trois lignes :

Ζακορεύον[τος] Ἀπολλωνίου τοῦ Δικαίου.

Je laisse de côté tout ce qui dans le texte donné plus haut demande-

(1) *C. I. G.*, 2295, 2293.
(2) *Bull. de Corr. hellén.*, II, p. 397-400 (Dédicaces déliennes).

rait à être commenté, par exemple et surtout la mention si curieuse de l'εἰρυσιώνη, et je m'attacherai seulement au nom de l'artiste.

Deux artistes du nom d'Eutychidès sont connus par les textes des auteurs ou par les inscriptions. Le premier était élève de Lysippe, et fleurit vers la CXXI^e^ olympiade (1). Ce n'est certainement pas lui qui avait fait la statue d'Eucrate ; car, à l'époque où ce monument fut dédié, l'île de Délos était au pouvoir des Athéniens (2), c'est-à-dire que la dédicace eut lieu au plus tôt en l'année 166 av. J.-C. (Ol. CLIII, 3). De l'autre Eutychidès on ne sait rien, sinon qu'il était fils d'un certain Zoïle, et originaire de Milet (3) : on ignore et l'époque à laquelle il vécut, et le lieu d'où provient le marbre qui porte son nom.

Celui de Délos est probablement différent de tous les deux : il ne travailla pas avant la seconde moitié du second siècle, sans qu'on puisse déterminer une date précise, puisque le nom de l'archonte est effacé dans l'inscription.

Les quatre marbres déliens sur lesquels on lit le nom d'Eutychidès se ressemblent et s'opposent deux à deux : la paléographie est à peu près la même dans les deux inscriptions qui proviennent du temple de Zeus Cynthien, dans les deux qui existent au voisinage du temple de Sérapis ; elle est assez différente d'un couple à l'autre : sans tenir compte de l'usure qui a exagéré les défauts des inscriptions du Cynthe, la gravure, la forme des lettres y sont très-inférieures. Je ne crois pas cependant que l'on doive supposer l'existence de deux artistes du même nom qui auraient à des époques différentes exercé leur art à Délos. De semblables disparates ne sont pas rares entre des marbres qui sont certainement contemporains, quelquefois même destinés à honorer le même personnage. En fait, l'inscription de la page 40 se rapproche autant des inscriptions du sommet du Cynthe, qu'elle s'éloigne de celles du temple de Sérapis. Cependant Eucrate, fils de Dionysos, Dosithée,

(1) Plin., *N. H.*, XXXIV, 51, 78, XXXVI, 34 ; Pausan., VI, 2, 6 ; Ἐφημ. ἀρχ., 2236 : cf. Overbeck, *Schriftsq.*, n^os^ 1516, 4 ; 1530-1536 ; G. Hirschfeld, *O. C.*, n° 61.

(2) Ce fait est démontré par la présence dans l'inscription de démotiques athéniens : Ἡιαντεύς, Ἰωνίδης, Ῥαμνούσιος. Le démotique n'était employé que dans l'Attique, ou les pays de clérouquie.

(3) *C. I. G.*, 710 ; *Anth. Palat.*, app. n° 305 : cf. Overbeck, *Schriftsq.*, n° 2281 ; Hirschfeld, *O. C.*, n° 10, p. 159.

fille de Straton, le zacore Apollonios figurent également dans l'inscription de la p. 40 et dans celle de la page 39. Toutes deux sont contemporaines, peut-être à une année près.

5. — Bien que l'inscription de Lysippe ait été déjà plusieurs fois publiée (1), elle n'a été nulle part exactement reproduite. Toutes les copies, qui dérivent de celle de Villoison, offrent la disposition suivante:

ΑΠΟΛΛΩΝΙΛΥΣΙΠΠΟΣΛΥΣΙΠΠΟΥΗΡΑΚΛΕΙΟΣΕΠΟΙΕΙ

L'estampage que j'ai en ma possession démontre qu'elle est fautive. Le marbre existe encore à Délos, il a été retrouvé par un de mes ouvriers (2); en bas on lit :

ΛΥΣΙΠΠΟΣΛΥΣΙΠΠΟΥ
ΗΡΑΚΛΕΙΟΣΕΠΟΙΕΙ

Sur l'estampage, soit qu'il ait été pris incomplètement, soit que la pierre elle-même ait été brisée, le mot ΑΠΟΛΛΩΝΙ manque. En tout cas, comme l'espace qui reste en blanc au-dessus des deux lignes conservées est de plus de 10 centimètres, il est clair que les mots Λύσιππος Λυσίππου ne se rattachent pas à ce qui précède, mais qu'ils forment groupe avec ce qui suit, que Lysippe est celui qui avait fait la statue, et non pas celui qui l'avait dédiée; et l'on en doit conclure, semble-t-il, que Ἡράκλειος, contrairement à l'opinion de Letronne, est un ethnique (3).

Toutes les inscriptions qui suivent ont été découvertes aux abords du temple d'Apollon, pendant les années 1877 et 1878.

(1) Villoison, *Mém. de l'Académie des Inscr.*, t. XLVII, p. 296 (1809) ; Letronne, *Annali dell' Instit.*, 1845, p. 275 ; Brunn, *Kunstgesch.*, I, p. 604 et suiv. ; cf. Hirschfeld, *O. C.*, n° 157. Elle a été omise dans le *Corpus* ; et Overbeck ne la donne pas.

(2) Je ne l'ai pas vu moi-même.

(3) Je dois reconnaître cependant que je ne connais aucun exemple de cette forme de l'ethnique : car on ne peut citer le nom de Ἡράκλειος λίθος qui était donné à l'aimant concurremment avec celui de Ἡρακλεῶτις λίθος (Hellan., ap. Phot., *Bibl.*, p. 526, 38. Phot., p. 73, 20 ; 233, 19). Il paraît évident que ces deux noms ont des étymologies différentes, l'une mythologique, l'autre géographique ; que le premier dérive du nom d'Hercule, le second de la ville d'Héraclée.

6. — La plus intéressante de toutes est une inscription métrique, composée de dix vers, et qui nous fait connaître non-seulement le nom de l'artiste, la date de l'œuvre, mais aussi le sujet, et, dans une certaine mesure, la manière dont il avait été traité.

Cette inscription a été trouvée en avant du petit temple qui est parallèle à celui d'Apollon (temple d'Artémis ou de Latone). Elle est gravée sur un quartier de marbre bleuâtre qui mesure : haut. 0,585, larg. 1,08, épais. 0,335. La face antérieure seule en est polie, elle est ornée au bas d'une petite moulure ronde; les deux côtés sont travaillés de la façon qui était usitée en Grèce pour préparer les joints, c'est-à-dire que les bords sont polis, le reste dégrossi seulement; la partie postérieure n'a pas été travaillée. Dans le même endroit, à quelque distance, a été trouvée une autre pièce de marbre de même nature, travaillée de la même manière, de même hauteur et de même épaisseur. Elle mesure en largeur 1[m],33. Le côté droit, préparé comme les côtés du premier marbre, se rajuste exactement à gauche de celui-ci; le côté gauche est poli comme la face antérieure, et l'épaisseur est à cette extrémité beaucoup plus grande qu'à l'autre (0,50 au lieu de 0,35). Il est évident que cette pièce formait l'angle gauche du piédestal. Une autre pièce semblable en formait l'angle à droite. Les trois ensemble composaient une des assises de la face antérieure du piédestal : cette assise reposait sans doute sur une moulure saillante, et soutenait une seconde assise, surmontée elle-même d'une moulure et d'une plinthe. Les côtés du piédestal et la face postérieure étaient construits de la même manière. Il présentait en façade un développement de 3[m],75. Ces mesures n'étaient pas sans utilité; elles éclairent, on le verra, quelques parties du texte épigraphique.

ΩΜΑΚΑΡΩΦΙΛΕΤΑΙΡΕΣΥΚΑΙΘΕΙΟΙΣΙΝΑΟΙΔΟΙΣ
ΚΑΙΠΛΑΣΤΗΙΣΙΝΑΝΑΞΕΥΠΑΛΑΜΟΙΣΙΜΕΛΕΙΣ
ΟΙΤΟΣΟΝΕΞΕΝΕΓΟΥΣΙΜΕΓΑΚΡΑΤΟΣΟΙΜΕΝΕΝΥΜΝΟΙΣ
ΟΙΔΕΧΕΡΩΝΤΕΧΝΑΣΔΕΙΚΝΥΜΕΝΟΙΣΦΕΤΕΡΩΝ
ΩΣΠΟΤΕΔΥΣΠΟΛΕΜΟΙΣΓΑΛΑΤΑΙΣΘΟΟΝΑΡΕΑΜΕΙΞΑΣ
ΗΛΑΣΑΣΟΙΚΕΙΩΝΠΟΛΛΟΝΥΠΕΡΟΕΝΟΡΩΝ
ΩΝΕΝΕΚΕΝΤΑΔΕΣΟΙΝΙΚΗΡΑΤΟΥΕΚΚΡΙΤΑΕΡΓΑ

ΣΩΣΙΚΡΑΤΗΣ ΔΗΛΩΙΟΗΚΕΝΕΝΑΜΦΙΡΥΤΗΙ
ΜΝΗΜΑΚΑΙΕΣΣΟΜΕΝΟΙΣΙΝΑΟΙΔΙΜΟΝΟΥΔΕΚΕΝΑΥΤΟΣ
ΗΦΑΙΣΤΟΣΤΕΧΝΗΝΤΩΝΓΕΟΝΟΣΑΙΤΕΣΙΔΩΝ

Ὦ μάκαρ, ὦ Φιλέταιρε, σὺ καὶ θείοισιν ἀοιδοῖς
καὶ πλάστηισιν, ἄναξ, εὐπαλάμοισι μέλεις,
οἳ τὸ σὸν ἐξενέπουσι μέγα κράτος, οἱ μὲν ἐν ὕμνοις,
οἱ δὲ χερῶν τεχνὰς δεικνύμενοι σφετέρων,
ὡς ποτε δυσπολέμοις Γαλάταις θοὸν Ἄρεα μείξας
ἤλασας οἰκείων πολλὸν ὑπέρθεν ὅρων,
Ὧν ἕνεκεν τάδε σοι Νικηράτου ἔκκριτα ἔργα
Σωσικράτης Δήλωι θῆκεν ἐν ἀμφιρύτηι,
μνῆμα καὶ ἐσσομένοισιν ἀοίδιμον· οὐδέ κεν αὐτὸς
Ἥφαιστος τέχνην τῶνγε ὀνόσαιτ' ἐσιδών.

L. 1, Φιλέταιρος. — L. 5, Γαλάται. — Le rapprochement de ces deux noms prouve qu'il s'agit d'un des princes de la famille royale de Pergame. Deux d'entre eux ont porté le nom de Philétaire. Le premier fut le fondateur du royaume et de la dynastie (1) ; ce ne peut être lui qui s'illustra contre les Gaulois. Ces barbares, appelés en Asie par Nicomède I^er^, roi de Bithynie, en l'année 278, ne rencontrèrent nulle part de résistance, jusqu'en l'année 261, où ils furent battus par Antiochus Soter. C'est seulement vingt ans plus tard qu'ils entrèrent en lutte avec l'État de Pergame : Attale fut le premier à entreprendre contre eux une guerre suivie (2). Attale eut quatre fils : Eumène, qui fut roi après lui, Attale, Philétaire et Athénaios, qui vécurent et moururent dans la condition de particuliers (3). Les exploits d'Attale et d'Eumène contre les Gaulois sont bien connus par les historiens; ils avaient inspiré aux artistes du temps plus d'une œuvre restée célèbre (4). Ceux de Philétaire ne sont mentionnés nulle part, et l'on ne voit pas comment ils auraient pu

(1) Il ne porta pas cependant le titre de roi, qu'Eumène lui-même, son successeur dans le gouvernement de Pergame, ne s'arrogea point, et qui fut pris seulement par Attale en 241.
(2) Strab., p. 624 ; Polyb., XVIII, 24 ; Liv., XXXIII, 21 ; Pausan., I, 8, 1.
(3) Plutarch., *de Fratern. amor.*, 5 ; Strab., XIII, p. 625.
(4) Plin., *H. N.*, XXXIV, 84 ; Pausan., I, 25, 2.

prendre place dans cette vie bourgeoise où Strabon l'enferme. Une circonstance du règne d'Eumène, qui est rapportée par Tite Live, nous apprend quand et comment Philétaire put être amené à agir personnellement, à combattre, à triompher en son nom. Lorsque Eumène II se rendit à Rome, au commencement de la guerre de Macédoine, il prit avec lui deux de ses frères, Attale et Athénaios; il remit à Philétaire le gouvernement et la garde de son royaume (1). C'est vraisemblablement durant cette régence, en l'année 171, qu'il remporta sur les Gaulois une victoire signalée : la gloire de Philétaire, qui paraît avoir été fort célébrée sur le moment, se perdit plus tard dans celle de son frère.

Ce service rendu expliquerait mieux encore que l'amour fraternel, dont Eumène et Philétaire passaient pour avoir donné le modèle, pourquoi le roi de Pergame avait élevé une statue à son frère dans l'île de Délos. On n'avait su auquel des deux Philétaire attribuer l'inscription suivante (2); le fait historique nouveau qui est maintenant acquis tranche la question. Le frère d'Eumène jouit d'ailleurs, même hors du royaume de Pergame, d'une assez grande réputation : on possède un décret du peuple d'Athènes en son honneur (3). S'il subsistait quelque doute sur l'attribution, il serait levé, je pense, par quelques particularités du monument auxquelles on n'avait pas pris garde. La pièce de marbre sur laquelle l'inscription est gravée ne formait pas à elle seule le piédestal tout entier. Non-seulement l'inscription n'y est pas symétriquement placée dans le milieu, mais, bien que la pierre soit parfaitement intacte, elle n'est pas complète.

(1) T. Liv., XLII, 55. « Peridem tempus Eumenes ad Chalcidem navibus accessit cum Attalo atque Athenæo fratribus, Philetæro fratre relicto Pergami ad tutelam regni. » Un autre texte emprunté à Polybe (XL, 1) donne à penser qu'en dehors de cette mission, Philétaire tint de tout temps dans le royaume de Pergame une assez grande place. Polybe dit, en parlant du béotarque Pythéas : Ὁμοίως δὲ καὶ κατὰ τὴν πολίτειαν ὑρασὺς καὶ πλεονέκτης καὶ ὅτ' Εὐμένου; καὶ Φιλεταίρου σωματοποιησάμενος τὰς προειρημένας αἰτίας.

(2) Le Bas, *Expéd. de Morée*, I, p. 211, n° 283, attribue le monument à Philétaire Ier. C'est aussi l'opinion de Gerhard (*Archæol. Intell. Bl. der Allgem. Litt. Zeit.*, 1835, n° 9, p. 68). Boeckh ne se décide point; il indique seulement, en se référant à l'inscription d'Athènes, qu'il peut être question de Philétaire II.

(3) *C. I. G.*, 122. Cf. *C. I. G.*, 3527, une dédicace faite à Apollon χρηστήριος dans un temple de l'Asie Mineure par Philétaire.

ΕΥΜΕΝΗΣ
ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΝ

Il est certain qu'elle se continuait sur une autre pièce de marbre semblable. Or, on a trouvé dans le théâtre de Délos, au milieu duquel gît encore l'inscription ci-dessus, un fragment qui porte les lettres ΔΕΛΦΟΝ (1). Je n'ai pu comparer la dimension et la forme des caractères; car le fragment a disparu; je ne doute pas cependant que ces lettres ne soient les dernières de la seconde ligne, et qu'on ne doive lire :

Εὐμένης [Ἀττάλου
Φιλέταιρον [τὸν ἀ]δελφόν.

Le vainqueur des Gaulois est donc le second Philétaire; la date de la victoire est très-probablement l'année 171. Cela nous fait connaître l'époque précise à laquelle vécut et travailla Nicérate, qui avait reçu ordre de composer un monument commémoratif de cet exploit, et, à peu de chose près, l'année même où l'ouvrage fut exécuté; car cette œuvre de circonstance dut être achevée très-vite. Nicérate n'était pas encore connu, ni par les textes des auteurs ni par les inscriptions.

Je n'ai pu retrouver quel était le Sosicrate qui avait consacré et sans doute commandé le monument. Il ne s'était pas contenté d'élever à Philétaire une statue, il avait sans doute fait représenter un des épisodes de la guerre contre les Gaulois; car l'œuvre de Nicérate était un groupe. Cette hypothèse est justifiée par l'expression du poète anonyme qui avait composé les vers, Νικηράτου ἔκκριτα ἔργα. La preuve a d'autant plus de valeur que le pluriel n'a pas été choisi de préférence pour les nécessités de la mesure, mais qu'au contraire il s'y prêtait moins que le singulier. De plus, la grandeur du piédestal ne peut s'expliquer que s'il portait ou une figure colossale ou un ensemble de figures.

Ces figures devaient être de bronze, c'est du moins la conclusion que je tirerais du dernier vers : si l'on invoque en faveur de l'ouvrage le témoignage d'Héphaistos, c'est sans doute qu'il avait été travaillé par

(1) *C. I. G.*, 2324.

le feu, et qu'il était de ceux dont le dieu lui-même avait donné les premiers et plus beaux modèles.

7. — Ce n'est pas la seule œuvre que Nicérate eût faite pour Délos; car voici un autre marbre qui porte son nom (1) :

ΝΙΚΗΡΑΤΟΣΦΥΡΟΜ[.....]ΙΟΙΕΠΟΗΣΑΝ

Cette ligne est la seule qui reste sur une base de statue dont la partie supérieure est brisée.

Le détail nouveau que cette inscription contenait, la patrie de Nicérate, nous échappe malheureusement à cause d'une cassure de la pierre.

Il n'est pas étonnant de voir cet artiste associé à Phyromaque, l'un des sculpteurs qui avaient travaillé à la cour et pour la gloire des rois de Pergame (2). Phyromaque avait, lui aussi, représenté les exploits de ces princes contre les Gaulois. Il était encore l'auteur de la statue d'Esculape, qui était placée dans le Niképhorion en avant de Pergame, et qui passait pour un chef-d'œuvre (3), et d'un Priape, connu par quelques vers de l'Anthologie (4). Il pratiquait aussi la peinture (5).

8. — Base de statue de forme rectangulaire, en marbre bleuâtre: haut. 0,85; larg. 0,40 (la pierre n'est pas intacte en ce sens); épais. 0,58. Trouvée en avant du temple, à quelque distance vers l'ouest de la base du colosse. — Un petit fragment trouvé le lendemain dans le même endroit doit être rapproché.

(1) Cf. *Bull. de Corr. hellén.*, II, p. 397-400 (Dédicaces déliennes).

(2) Plin., *N. H.*, XXXIV, 84. « Plures artifices fecere Attali et Eumenis adversus Gallos prœlia : Sigonus, *Phyromachus*, Stratonicus, Antigonus qui volumina condidit de sua arte. »

(3) Polyb., XXXII, 25 ; Diodor. Sicul., Exc. leg., XXXI, fr. 46 : cf. Overbeck, n° 1994-2001.

(4) *Anthol. gr.*, II, 120, 9 (Planud., IV, 239).

(5) Plin., *H. N.*, XXXV, 146.

b. *a*.

Β ΑΝ

Β ΩΣΜΕΙ

Α/ ΝΔΡΟΣΑΠΟΛΛ

ΑΡΕΤΗΣΕΝΕΚΕΝΚΑΙΕΥ

ΕΙΣΤΟΝΔΗΜΟΝΤΟΝΑΘ

ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΗ/

ΒΟΗΘΟΣΑΘΑΝΑΙΩΝΟΣ

Β[ασιλέα] Ἀν[τίοχον Ἐπιφανῆ,
β[ασιλέ]ως Με[γάλου Ἀντιόχου
Ἀ[λέξα]νδρος Ἀπολ[λοδώρου (?)
ἀρετῆς ἕνεκεν καὶ εὐ[νοίας τῆς
εἰς τὸν δῆμον τὸν Ἀ[θηναίων
Ἀπόλλωνι Δη[λίωι
Βοηθὸς Ἀθαναίωνος.....

Ce sculpteur n'est pas connu encore ; du moins rien ne permet de l'identifier ou avec le père de Ménodote et de Diodote (1), ou avec Boéthos de Chalcédoine (2). Boéthos de Chalcédoine n'est guère cité que comme toreuticien, et la date qu'on lui assigne d'ordinaire est antérieure à celle de l'inscription de Délos. Quant à Boéthos de Nicomédie, l'inscription où il est nommé est d'une authenticité douteuse, et l'on n'a pas sur lui d'autres données.

Le nom du roi ayant disparu, celui du personnage qui fait la dédicace étant inconnu, il est assez difficile de déterminer l'époque où vivait Boéthos. Cependant, par la comparaison de l'écriture avec celle d'autres monuments, dont la date est certaine, on est amené à l'attribuer au deuxième siècle avant notre ère. De plus, sur une inscription de Délos, qui est encore inédite, on lit :

Βασιλέα Ἀντίοχο]ν Ἐπιφανῆ
Βασιλέως μεγ]άλου Ἀντιόχου

(1) *C. I. G.*, nº 6164 ; cf. Overbeck, *O. C.*, nº 1600 ; Hirschfeld, *O. C.*, nº 142.

(2) Pausan., V. 17 ; Plin., *N. H.*, XXXIII, 155, XXXIV, 84 ; Cic., *in Verr.*, IV, 14, 32 ; *Anth. Pal.*, app. 55, 56 : cf. Overbeck nº 1596-99, 2167, 2184 ; Hirschfeld, nº 184.

.....ος Ἀθηναῖος
Ἀπόλλωνι Δηλίωι

La restitution me semble certaine : Antiochus Épiphane entretint des relations amicales avec Athènes et Délos : il entreprit d'achever le temple de Jupiter Olympien ; il combla Apollon de ses offrandes (1). On n'a pas lieu de s'étonner si l'on trouve plusieurs inscriptions en son honneur (2).

Je placerai donc, par conjecturation, Boéthos fils d'Athana dans la première moitié du second siècle.

Il faut encore se contenter d'hypothèses pour différents autres artistes. Tel est, en premier lieu, Ménophile, fils d'Agasias, Éphésien.

9. — La base sur laquelle on lit son nom est en si mauvais état, que j'ai pu à grand' peine découvrir quelques lettres des premières lignes, et elles ne présentent aucun sens.

ΟΔΟ
Ν
ΤΟ
ΛΑΩΝΙ
ΜΗΝΟΦΙΛΟΣΑΓΑΣΙΟΥΕΦΕΣΙΟΣ

On peut reconnaître seulement la dédicace ordinaire à Apollon Ἀπόλ]λωνι ; et le nom du sculpteur Μ]ηνόφιλος Ἀγασίου Ἐφέσιος [ἐποίει]. Un de ses ancêtres ou de ses descendants avait travaillé aussi à Délos, c'est Ἀγασίας Μηνοφίλου Ἐφέσιος. Boeckh place Agasias aux environs de l'olympiade CLXV (3). Une chose qui paraîtra certaine, c'est que l'inscription dont j'ai donné la copie est antérieure et sans doute d'un assez long temps aux dernières années du premier siècle avant notre ère. Sur

(1) Polyb., XXVI fr. 7, II, 12 ; Tit. Liv., XLI, 20 : « Magnificentiæ vero in deos vel Jovis Olympii templum Athenis, unum in terris inchoatum pro magnitudine Dei, potest testis esse. Sed et Delon aris insignibus statuarumque copia exornavit. »

(2) *C. I. G.*, 2275 *b*.

(3) *C. I. G.*, 2285 ; cf. Overbeck, n° 2277 ; Hirschfeld, n° 158. — Peut-être faut-il rattacher à la même famille Ἀγασίας Δωσθέου Ἐφέσιος (*C. I. G.*, 6132).

l'autre face de la base, où je l'ai copiée, on lit en effet une dédicace en l'honneur de Julie, fille de César-Auguste et épouse d'Agrippa (1). Il est clair que cette dédicace est la plus récente des deux inscriptions : elle est dans un état de conservation parfaite, tandis que l'autre est assez usée pour qu'on puisse se demander si elle n'a pas été effacée à dessein. D'ailleurs, si le même marbre a été employé à deux fins, il n'est guère vraisemblable qu'on ait, sous l'empire, remplacé la statue de la fille d'un empereur par une autre statue. La décadence de Délos était déjà assez avancée au premier siècle (2) pour qu'on ait commencé dès lors à employer les marbres anciens plutôt que d'en importer de nouveaux (3). Les différences paléographiques que présentent les deux inscriptions ne permettent pas de croire que le marbre ait été en même temps gravé sur les deux faces; il reste assez de blanc, malgré la grande dimension des lettres et l'écartement des lignes, pour qu'on ait pu ajouter d'autres noms à celui de Julie, si l'on avait voulu honorer avec elle d'autres personnes de sa famille.

La statue de Julie dut être érigée entre les années 23 et 12 avant notre ère (4); celle à laquelle elle fut substituée avait sans doute été brisée : pour qu'on ne l'ait pas réparée, comme on avait fait d'autres, il faut supposer que le personnage était de peu d'importance, et qu'il avait été oublié. Mais de l'année 23 à l'olympiade CLXV (120-116 av. J.-C.), date assignée par Boeckh à Agasias, le temps est assez long pour laisser place à plusieurs générations d'artistes et pour qu'un personnage dont Agasias avait fait la statue fût mort et tombé dans l'oubli.

Il me paraît donc assez vraisemblable, ou du moins possible, que Ménophile ait été un descendant de cet Agasias qui avait fait la statue de Billienus.

(1) Cette inscription a été publiée dans le *Bull. de Corr. hellèn.* (Dédicaces déliennes), II, p. 397-400.

(2) Strab., p. 486. — Sous le principat de Tibère, quand on discuta au Sénat les titres qu'avaient les temples orientaux au droit d'asile, le temple d'Apollon n'eut pas d'avocat (Tac., *Ann.*, III, 63).

(3) Une inscription en l'honneur de Titus est gravée sur un marbre qui a été manifestement regratté.

(4) L'année 23 est celle du mariage de Julie avec Agrippa, l'année 12 celle de la mort d'Agrippa. La statue fut sans doute érigée en 17, lors du voyage que Julie fit en Asie Mineure à la suite de son époux. (Joseph., *Antiq.*, XVI, 2, 2 ; cf. Nicol. Damasc., p. 225, éd. Coray.)

Les indications chronologiques font défaut pour deux autres inscriptions.

10. — La première se compose de deux lignes seulement; la partie supérieure de la base qui la porte a été brisée; voici ce qui en reste :

ϽΝΤ ΣΙΩΤΩΝΑΠΟΛΛΩΝ

Et plus bas, en petits caractères :

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣΜΑΓΝΗΣΕΠΟΗΣΕΝ

La restitution ne souffre aucune difficulté; on doit lire :

Τὸ κοιν]ὸν τ[ῶν νη]σιωτῶν Ἀπόλλων[ι.
Ἀπολλώνιος Μάγνης ἐπόησεν.

L'ethnique permet de distinguer ce sculpteur des nombreux artistes qui se sont appelés Apollonios : c'est un homme nouveau dans l'histoire de l'art, et, à ma connaissance, le premier artiste de Magnésie dont on ait retrouvé la signature. Il serait inutile de chercher à déterminer laquelle des différentes Magnésie fut sa patrie; il est difficile de dire à quelle période de l'art il appartient. Le κοινὸν τῶν νησιωτῶν eut une longue existence, et l'on pourrait hésiter entre plus de deux siècles; d'après la forme des caractères, je serais assez disposé à croire que le monument est du second siècle ou de la fin du troisième.

11. — J'ai eu occasion de copier et d'estamper une autre inscription, qui rappelle des honneurs rendus par le même κοινόν : je donne ici ma copie, et parce que le monument est à peu près du même temps, et parce que les reproductions jusqu'ici publiées ne sont pas tout à fait exactes :

ΤΟΚΟΙΝΟΝΤΩΝ
ΝΗΣΙΩΤΩΝ
ΑΓΑΘΟΣΤΡΑΤΟΝ
ΠΟΛΥΑΡΑΤΟΥ

ΡΟΔΙΟΝ
ΘΕΟΙΣ ΑΣΙ
ΦΥΛΗΣΑΛΙΚΑΡΝΑΣΣΕΥΣ
ΕΠΟΕ

La lecture n'est d'ailleurs en aucun point modifiée.

12. — Base de statue de forme quadrangulaire en marbre blanc: haut. 0,565; long. 0,85; épais. 0,42. — Le monument, orné d'une moulure en haut et en bas, est d'assez bon travail; les lettres sont de bonne forme.

ΑΡΧΙΠΠΗΣΩΣΤΡΑΤΟΥΘΥΓΑΤΗΡ
ΙΚΑΡΙΟΥΓΥΝΗΜΥΚΟΝΙΗ
ΑΡΤΕΜΙΔΙ
ΠΡΑ▨ΙΑΣΑΘΗΝΑΙΟΣΕΠΟΙΗ▨Ε

ΠΡΑΞΙΑΣΑΘΗΝΑΙΟΣΕΠΟΙΗΣΕ

Ἀρχίππη Σωστράτου
Ἰκαρίου γυνὴ Μυκονίη
Ἀρτέμιδι
Πραξίας Ἀθηναῖος ἐποίησε.

Le nom de l'artiste avait d'abord été écrit immédiatement au-dessous de la troisième ligne, il a été effacé, pour être reporté au bas du monument; mais on le distingue encore.

Praxias doit être ajouté à la liste des artistes connus; car il est évident qu'il ne saurait être confondu avec l'élève de Calamis, qui avait travaillé aux frontons du temple de Delphes (1), ni avec celui qui avait sculpté une partie de la frise de l'Érechthéion (2). Il était Athénien et vivait probablement avant l'année 166. La date que je propose est fondée d'abord

(1) Pausan., X, 19, 4; cf. Overbeck, n° 857.
(2) *C. I. A.*, I, 323, 324; cf. Overbeck, n° 860; Hirschfeld, p. 155.

sur la paléographie du monument, ensuite sur l'emploi du mot Ἀθηναῖος. Si la statue avait été faite du temps où les Athéniens étaient maîtres de Délos, l'artiste, au lieu d'indiquer seulement le nom du pays dont il était citoyen, aurait fait connaître le nom du dème dont il était membre (1).

(1) Cette règle n'est pas absolue pour les signatures d'artistes (*Bull. de Corr. hellén.*, I, p. 45, n. 4).

(Nancy, décembre 1878.)

LE CHAR DE BACCHUS

D'APRÈS UNE PEINTURE DE VASE

PAR M. LÉON HEUZEY

La représentation tout à fait rare, unique même, croyons-nous, que nous publions cette année, est peinte sur un vase grec de la Cyrénaïque, acquis par le Louvre, sorte de petite amphore à figures rouges, à panse renflée par le bas, de la forme nommée *péliké*. Bacchus adolescent, presque nu, la tête ceinte de la couronne de lierre et de la *mitra*, y est figuré sur un char attelé de trois animaux différents, qui galopent de concert, une panthère, un taureau, et, entre les deux, un griffon ailé. Le corps du jeune dieu se plie, comme pour retenir les rênes de cet attelage fantastique ; mais les rênes sont invisibles et les animaux paraissent surtout obéir au thyrse de leur divin conducteur. Remarquons en passant, à l'indication d'un rameau qui se détache de la hampe du thyrse, qu'elle est faite du *narthex* ou tige creuse de la grande ombellifère cyrénéenne qui produisait le *silphion*, d'où le surnom de ναρθηκοφόρος donné à Bacchus.

Le dessin, plein de mouvement et de caractère, surtout dans les figures d'animaux, qui présentent un mélange de convention et de naturel, est esquissé très librement, comme le serait un trait à la plume. Le style est celui du siècle d'Alexandre. On sait que les amphores à noms d'archontes, trouvées dans la Cyrénaïque, se placent entre les années 403 et 313 avant notre ère (1).

Il n'est pas sans exemple, dans la mythologie grecque, de trouver des attelages formés d'animaux différents. La légende thessalienne

(1) De Witte, *Vases panathénaïques* dans les *Ann. Inst. Corr. Arch.*, 1877, p. 308 et suiv.

rapportait qu'Apollon avait enseigné au roi Admète à faire marcher sous le même joug un lion et un sanglier : ce sujet a été représenté quelquefois par les anciens; on le reconnaît sur une bague étrusque en or du musée du Louvre, et parmi les bas-reliefs en stuc d'un tombeau de la Voie Latine (1). Une peinture de vase se rapproche davantage de notre représentation : on y voit Hermaphrodite conduisant un char tiré par un griffon et par une panthère (2). Cet attelage disparate est une allusion transparente au caractère complexe du personnage, qui est par excellence un être à double nature, διφυής. Or, Bacchus était qualifié par les Orphiques de τριφυής, et le symbolisme païen, en subtilisant sur ses différentes formes, avait fini par lui attribuer une triple essence :

Ὄργιον ἄρρητον, τριφυές, κρύφιον Διὸς ἔρνος (3).

Ainsi s'explique le triple attelage. L'interprétation la plus simple de la triple nature de Bacchus est celle que l'on a tirée des trois saisons auxquelles il présidait comme dieu de la végétation. La notion du triple Bacchus, dieu céleste, terrestre et infernal, n'en diffère pas sensiblement. Diodore réduit aussi toutes les formes du dieu à trois principales, qu'il considère comme autant de Bacchus distincts (4) : le Bacchus indien ou oriental à la face barbue, le deuxième Bacchus aux cornes de taureau, identifié au dieu thraco-phrygien Sabazios, enfin le Bacchus grec ou thébain. Il suffit, je pense, pour rendre compte de notre peinture, de cette idée de triplicité, que nous nous garderons d'ailleurs de vouloir approfondir, pour ne pas ajouter aux spéculations déjà assez embrouillées du symbolisme antique celles de la symbolique moderne.

Deux des animaux ici figurés, la panthère et le taureau, sont bien connus comme spécialement consacrés à Bacchus. Le seul dont la pré-

1) *Catalogue des Bijoux du Mus. Nap.*, III, p. 116, n° 402. *Monum. de l'Inst. Corr. Arch.*, 1861, VI, pl. 52, fig. 2.
2) Tischbein, *Collect. of Engravings*, III, 21.
3) Hymn. Orphic., 62, v. 11.
4) Diod. Sic., III, 63, suiv.

ence puisse nous étonner est le griffon, qui appartient d'ordinaire à un autre cycle. On le représentait comme étant la monture d'Apollon, quand ce dieu, revenait après l'hiver, du pays des Hyperboréens (1). La place importante qui lui est donnée sur le vase que nous décrivons, est sans doute une affirmation du caractère solaire attribué à Bacchus, à la suite de l'évolution religieuse qui avait fini par faire de l'ancien demi-dieu des vignerons grecs une grande divinité cosmique (2). Cette transformation était surtout l'œuvre des Orphiques, qui disaient ouvertement :

Ἥλιος, ὃν Διόνυσον ἐπίκλησιν καλέουσιν,

et dans un autre vers, plus applicable encore à notre multiple Bacchus :

Εἷς Ζεὺς, εἷς Ἅιδης, εἷς Ἥλιος, εἷς Διόνυσος.

Une autre manière de traduire la même assimilation était d'accoupler ensemble les noms et les épithètes des deux divinités, comme dans les expressions suivantes : Παιὰν θυρσέγχης, Βάκχε Παιάν, κισσεὺς Ἀπόλλων. Les deux dernières citations ne sont pas tirées des poèmes orphiques, mais d'Euripide et d'Eschyle, ce qui montre que ces idées étaient en faveur dès la belle époque grecque, dans la grande poésie-dramatique. L'artiste qui a composé la peinture de notre vase a procédé exactement d'après le même système, en employant les moyens propres à son art, lorsqu'il a attaché au char de Bacchus un animal habituellement consacré à Apollon. Il y avait propablement aussi une intention du même genre dans l'innovation, blâmée par Pausanias, d'après laquelle on donnait aux griffons le corps moucheté des panthères (3). Il faut

(1) Comparez la statue *Museo Capitolino*, III, 13, et la monnaie des Chalcédoniens, Mionnet, *Description*, II, 425, n° 78; Ch. Lenormant, *Nouv. Gal. myth.*, pl. 40, f. 2. — Sur deux plaques de terre cuite découpées, qui représentent Artémis ou Aphrodite, en compagnie de l'Amour, conduisant un attelage de deux griffons, voir Welcker (*Ann. Inst. Corr. Arch.*, 1830, 65-81; *Monum.*, I, pl. 18, fig. b), et O. Rayet, *Bull. Corr. hellen.*, 1879, juin, p. 329, pl. 13.

(2) Voir pour toutes les citations suivantes, Macrob., *Saturnal.*, XVII.

(3) Pausan., VIII, 2, 7

ajouter que les scènes où figure le griffon sont représentées avec une sorte de prédilection sur les vases de la Cyrénaïque, et que ce pays avait sur les dieux grecs, sur Bacchus entre autres, des légendes locales d'un caractère très-particulier.

Il n'est pas sans intérêt de donner en terminant une description sommaire de ces vases cyrénéens du musée du Louvre, à l'image du griffon. — On y remarque d'abord la représentation d'un guerrier barbare, en costume phrygien ou plutôt scythe, probablement un Arimaspe, combattant le griffon, tantôt à pied, tantôt à cheval (1). — On voit aussi un jeune héros, avec le même costume barbare ou en costume grec, figuré à cheval sur un de ces animaux fantastiques; une femme marche devant lui — Le plus communément, il n'y a que la tête du héros à bonnet phrygien, représentée en grand, à côté ou en face de la tête d'un griffon. — Enfin, sur d'autres vases, c'est la tête d'une divinité féminine, aux cheveux élégamment relevés, qui se dresse, tantôt en face d'un seul griffon, tantôt entre deux de ces animaux; les griffons sont représentés en entier, de manière à marquer le niveau du sol, d'où la tête de la déesse, de proportions beaucoup plus grandes, semble émerger miraculeusement, comme dans l'*anodos* ou montée de Coré et des autres divinités du même genre, qui étaient censées sortir à chaque printemps des entrailles de la terre (2). — Dans plusieurs des représentations précédentes, le griffon paraît donc être associé au retour périodique de certains dieux, tels qu'Adonis, Apollon ou Bacchus lui-même; on voit le rapport étroit qui existe entre ces sujets et celui qui nous occupe.

(1) C'est à tort que l'on a cru reconnaître ce sujet sur le trône du prêtre de Bacchus au théâtre d'Athènes, où ce sont non des griffons, mais des lions cornus ou chimères, combattus plutôt par des Lyciens. (Beulé, *Rev. Arch.*, nouv. sér., VI (1862), p. 350, pl. 20.)

(2) Voir ce que nous avons déjà dit sur ce sujet dans les *Monuments grecs*, 1873, p. 18 et suiv.

A CORRIGER

DANS LE MÉMOIRE SUR UN PAPYRUS INÉDIT

P. 3. v. 6, lisez : μεῖζον.
P. 4, v. 8, lisez : ἐμοί τ'.
P. 19, v. 8. Le mètre exige :

ἑκαρτέρησ' ἄρουρα· κοὐκ ἐμέμψατο.

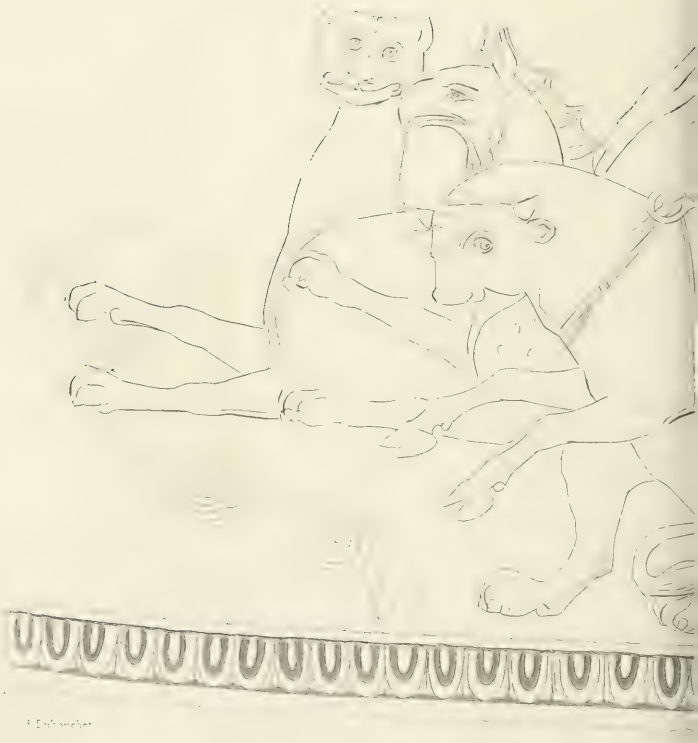
P. 26, note sur III, 1, lisez : ΕΥΡΑΤΑ.
P. 31, v. 9, lisez : ἔτευξεν.
P. 35, l. 4, 5, 10, lisez : ἥως, comme à la ligne 3.

P. 5, v. 37. Il faut écrire, avec Cobet,

ἐμὸν σκοπεῖν τοῦτ'· εἰκότως· μὴ γὰρ καλῶς.

P. 30, v. 3. Il faut écrire, avec Blass,

οὐ γὰρ ἐν Αἰγύπτῳ σκοπαὶ οὔρεα θ', οἵ' ἐπὶ νήσων.



BACCHUS

DU LOUVRE

Universitas
BIBLIOTHECA
Ollaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 005761027b

N
5633
.A8 1872 V0008

ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT D
MONUMENTS GRECS

1526621

CE